

VILLAGES ET VISAGES DE FLANDRE

1900-1920



**Destins de familles de Flandre sur le front belge
pendant et après la Grande Guerre (1914-1918)**
Nouvelle édition revue et complétée

Bernard PLATEVOET

VILLAGES ET VISAGES DE FLANDRE

1900-1920



**Destins de familles de Flandre sur le front belge
pendant et après la Grande Guerre (1914-1918)**

Nouvelle édition revue et complétée

Bernard PLATEVOET

Locre, Kemmel, Ypres, Neuve-Eglise, Saint-Jans-Cappel

Loker, Kemmel, Yper, Nieuwkerke

juillet 1919

« Ici la bataille a fait rage, on voit encore les tranchées où expira le flot ennemi ; plus d'arbres, seulement quelques troncs déchiquetés, bourrés de mitraille... quand, par une belle journée d'été, on contemplait de loin la ville d'Ypres, ses tours, son beffroi, ses halles, toute cette cité gothique dont la blancheur resplendissait au milieu des vertes frondaisons, c'était comme une vision imprévue d'Italie, de Venise, que l'on retrouvait sur cette terre de Flandre, patrie de l'art, elle aussi. Aujourd'hui la halle des drapiers, la plus merveilleuse halle qui fut au monde, n'est plus que poussière... comme la cathédrale Saint-Martin... ici 200 000 hommes se sont fait tuer pour elles... »

D'après Philippe SAGNAC

« Dans les Flandres » juillet 1919

Extrait du récit dans la Revue du Nord 1921

A nos familles de Flandre, du Nord et de Normandie et à leurs descendants

Aux DESCHILDRE, DUMON, PLATEVOET, HAELEWYN, CAREYE, COENE, DECHERF, SYS, HASPELAGH

Remerciements : Par leurs témoignages écrits ou oraux, la mise à disposition d'archives et de photographies : Roland Platevoet, Anna Lelarge-Haelewyn, Roger Fontaine, Catherine Platevoet, Eric et Marie-Thérèse Deschildre-Deconinck, Marie-Josée Roger-Platevoet, Willy Deschildre, Dirk Barbez, Annick Platevoet-Conseil, Frédéric Gallois-Haelewyn, Benoît Haelewyn sont vivement remerciés. De même pour l'établissement patiente des généalogies par Richard Platevoet, j'ai pu entrevoir tous les liens entre les familles. Les versions préparatoires de ce travail ont bénéficié des échanges fréquents, des commentaires, conseils et corrections d'Anna Lelarge, Catherine Platevoet, Roger Fontaine, Willy Deschildre, Dirk Barbez et Richard Platevoet. La ville d'Heuveland m'a fourni très aimablement les extraits de naissance de la famille de Camille et Irma Platevoet-Deschildre. Cette troisième édition comporte de nouveaux documents, de nouvelles précisions sur l'histoire de la Belgique entre 1914 et 1918, sur le front de l'Yser et l'histoire de nos familles d'origine flamande.

Illustrations

1^{ère} de couverture : Paysage du Mont Kemmel un jour d'hiver vers 1905

Page 3 : Promenade au sortir de Kemmel sur le chemin de Kemmelberg vers 1905

Introduction

Fin des années cinquante, enfants, nous allions de temps en temps en Flandre, chez nos cousins belges, du côté de nos grands-parents paternels. Ils étaient originaires de cette Flandre tant éprouvée et tant détruite pendant la Grande Guerre (1914-1918). Leurs villages étaient situés sur l'axe Ypres-Bailleul correspondant au front de la bataille de l'Yser et du saillant d'Ypres entre l'armée allemande d'une part et les armées alliées belge, française et britannique d'autre part.

Comme la région de Verdun en France, la Flandre, en particulier la région des Monts des Flandres et la région d'Ypres, furent le théâtre d'une des plus terribles batailles de cette guerre et d'une hécatombe sans précédent dans les armées mais aussi de nombreux morts dans la population civile. Elle eut pour conséquence l'exode et la séparation des familles : entre ceux qui prirent le chemin de l'exode, principalement en France et surtout en Normandie, et ceux qui restèrent ou retournèrent en Flandre. C'est ainsi que nos familles ont été séparées. La génération de nos parents née entre 1900 et 1925, donc avant, pendant ou un peu après la Grande Guerre, a presque entièrement disparu. C'est à la troisième génération, la nôtre, que revient maintenant le devoir de mémoire, ainsi que de traduire ce qu'il reste encore des souvenirs transmis par nos parents, de ce qu'ils ont vécu, de ce qu'ils ont eux-mêmes appris de nos grands-parents, des souffrances et drames endurés. En découvrant ou redécouvrant les parcours de nos familles, il m'est apparu nécessaire d'en organiser faits et souvenirs. Il ne s'agit que de bribes, de fragments de souvenirs transmis ou retrouvés, illustrés de documents et photographies anciennes. Ces fragments organisés en un récit, resteront certainement approximatifs, forcément très incomplets et partiels. Il ne peut en être autrement car ils traduiront aussi une pensée personnelle actuelle sur les événements passés et le destin des familles dispersées. « Il n'y a pas l'Histoire, il y a les historiens » avait dit Lucien Febvre.



**Loche (Loker) et les flancs du Mont Kemmel, 100 ans après la Grande Guerre :
Vue sur le village et l'église : le petit Westminster de Flandre**

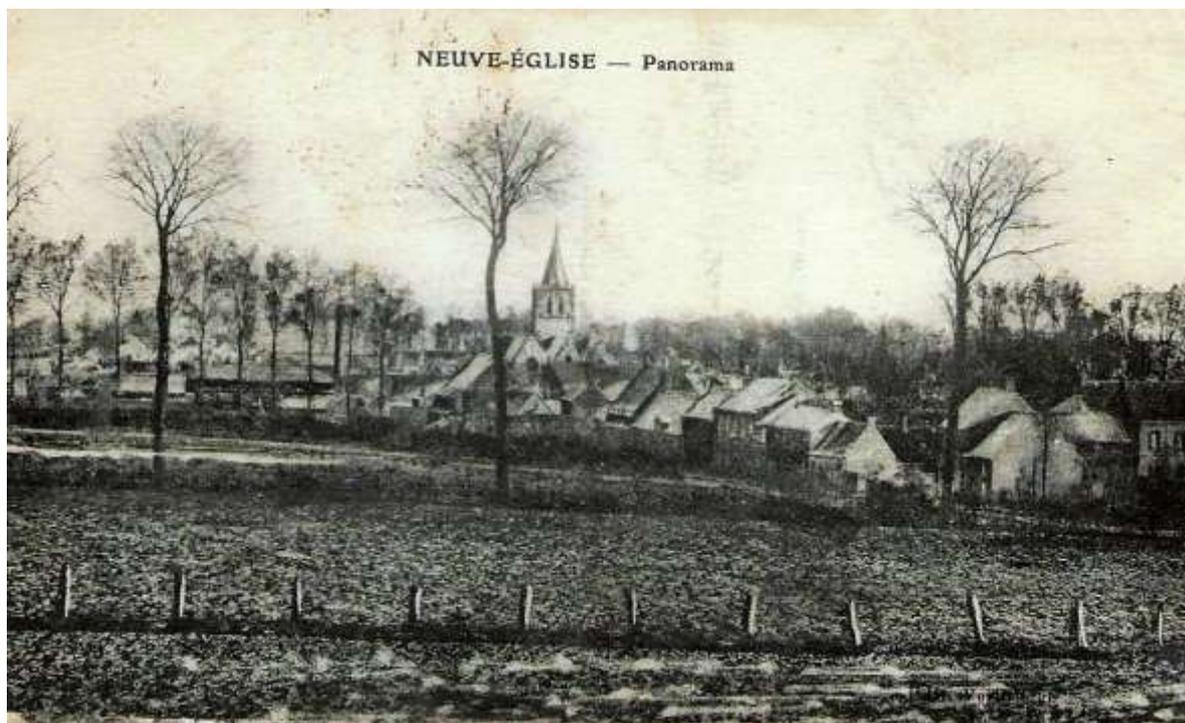
C'est ici que nos familles ont vécu sur cette terre agricole que constitue la Flandre occidentale. Ce territoire comprend des villes françaises et belges comme Armentières, Bailleul et Nieppe, Poperinge et Ypres, mais aussi de nombreux villages au-delà de la frontière belge et jusqu'au Nord d'Ypres. On y parlait surtout flamand mais aussi le français. Nos familles habitaient la région d'Heuvelland, nouveau nom regroupant entre autres les villages de Loche (Loker), Kemmel, Neuve-Eglise (Nieuwkerke), Dranoutre (Dranouter) et Westouter, comme s'il avait fallu les effacer des cartes une seconde fois. Côté français, des villages sont adossés aux monts comme Saint-Jans-

Cappel. C'est une région de collines, ce sont les Monts, s'ouvrant sur la vaste plaine de Flandre. Le Mont Kemmel (Kemmelberg), le Mont Noir (Zwarteberg), le Mont Rouge (Rodeberg) et le Mont Aigu (Scherpenberg) sont les « montagnes » des Flamands. Au Nord-Ouest, la ville la plus proche est Poperinge, un peu en retrait du front de 1914, elle fut en partie épargnée par la guerre. Nos familles étaient déjà présentes au 16^e siècle en Flandre, leurs descendants se partagent essentiellement entre la Flandre belge et française, Bruxelles, mais aussi la Hollande, le Nord de la France et la Normandie. L'éloignement, la séparation depuis trois générations, ont bien sûr distendu les liens et l'oubli des origines est déjà effectif pour la quatrième et la cinquième générations dont le lien avec le berceau de la Flandre occidentale est définitivement rompu.

Voyages en Flandre 1900 – 2019

Ce sont des voyages à la fois rêvés et réels auxquels vous êtes invités à travers l'iconographie des paysages et des hommes de la Flandre que nous ont laissés les photographes de 1900, ceux de la Grande Guerre, mais aussi les peintres des siècles précédents. Ce qu'on pouvait découvrir en 1919, c'était une Flandre meurtrie, défigurée, détruite, un paysage lunaire, un désert minéral comme celui d'une planète inhabitable comme la planète Mars que seuls nos dérisoires petits chars robotisés peuvent maintenant parcourir, photographier, analyser, finalement conquérir, car l'homme a toujours soif de conquête, mais cette fois à seule fin scientifique.

En ces temps anciens, des 16^e et 17^e siècles, la Flandre n'était pas encore sortie du petit âge glaciaire cher à nos historiens du climat comme E. Leroy Ladurie, mais si l'on pouvait regarder le paysage qui s'ouvrait au promeneur à la sortie d'un village de Flandre en 1900, en allant vers le Mont Kemmel, dans la « Montagne », sur les hauteurs du belvédère ou vers le moulin du Scherpenberg, on aurait découvert une campagne tout aussi familière à nos ancêtres lointains, ceux des moissons d'été de Bruegel ou des journées glacées chères aux insouciantes patineurs du 16^e siècle, du ramassage du bois et des tombereaux tirés par les chevaux le long des chemins : rien finalement n'avait vraiment changé.



Vue de Neuve-Eglise (Nieuwkerke) en hiver

Sous une lumière pâle et chaude d'une fin d'après-midi d'hiver, on préparait la terre, ou dans ce paysage agreste d'été, sous une lumière plus violente, c'était là que femmes et hommes s'activaient au ramassage des récoltes dans les champs où les gerbes de blé dressées finissaient de sécher, scènes ordinaires des tableaux d'un Bruegel et des *winterlandschap* hollandais.



**Les patineurs ou la fragilité de l'existence (Bruegel 1567). (© Musée royal des beaux-arts, Bruxelles)
Ne serait-ce pas les bords de l'Yser et Nieuwerkerke qu'on voit dans le lointain ?**



Promenade au sortir de Kemmel sur le chemin du Kimmelberg en direction de Locre 1905



Paysage qu'on voyait au sortir de Kemmel : Récoltes et moisson dans les champs en été



Flandre : la moisson, détail (Bruegel l'ancien)

Cette montée vers le Mont Kemmel était jalonnée de petites fermes sur le coteau et autour du moulin. En direction de Locre, c'est là qu'on découvrait les fermes des familles Deschildre, Platevoet et Haelewyn encore couvertes de chaume ou de tuiles flamandes aux formes douces et ondulantes, fermes, dépendances, jardins et vergers modestes le long des chemins de terre sur les pentes du Mont et près du moulin.



Tombereau en route vers les fermes du Mont Kemmel et du moulin du Scherpenberg



Ferme et moulins en hiver (19^e siècle)



Attelages sur les chemins des Flandres (17^e siècle)



Le château Bruneel de Kemmel en 1905 (détruit)



Vue d'un paysage par Jacob Grimmer 1592, détail d'un château (© musée de Bruxelles)



Le château des Cleenewerck de Crayencour à Saint-Jans-Cappel vers 1900 (détruit). La famille de Marguerite Yourcenar est sans doute photographiée devant le château.



Marguerite Yourcenar à l'âge de 10 ans environ.

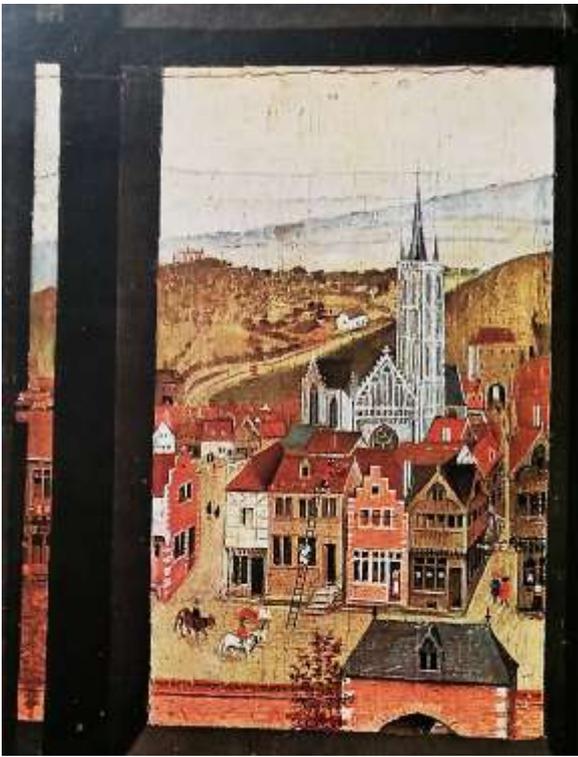
Réminiscences des demeures anciennes, d'une Flandre opulente, celle des drapiers, des guildes, des corporations qui bâtirent du XIIIe siècle au XVIIe siècle, les bijoux d'architecture emblématiques qui ont couvert la Flandre : ceux d'Ypres, de Gand, de Bruges, d'Anvers, de Furnes, de Bruxelles, mais aussi de Haarlem et de Delft en Hollande, ou encore, plus modestes, la Grand-Place d'Arras ou l'ancien beffroi d'Orchies, le vieux centre de Lille dans le Nord de la France qui ont été très longtemps sous domination espagnole comme la Flandre occidentale de Belgique. A Ypres, ce sont les halles monumentales, la cathédrale Saint-Martin, dentelles de pierre gothiques, maisons des guildes, des congrégations religieuses et tout le centre-ville proche de la Grand Place témoins d'un passé glorieux mais révolu, souvent broyés dans l'histoire, mais toujours renaissants.



Ypres : la place, la Halle aux Draps, les maisons flamandes (1906)



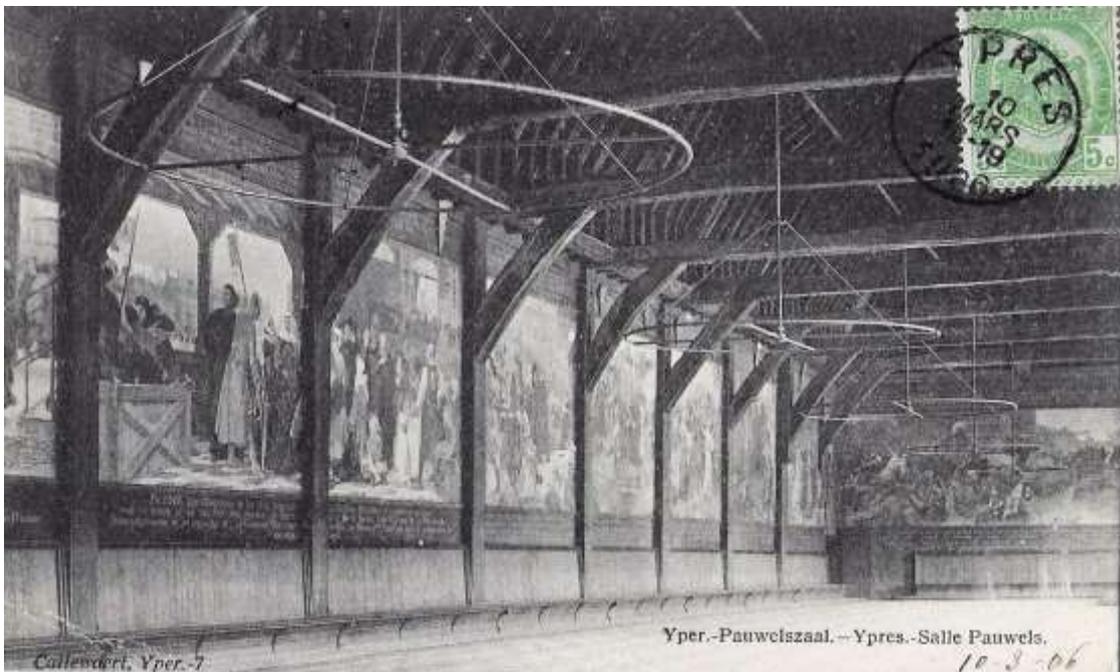
Halle aux viandes à Ypres vers 1900



Vue d'une ville flamande vers 1425 par Robert Campin, le Maître de Flémalle (©National Galerie, Londres)



Maison en bois du 16^e siècle, Ypres reconstruite en grande partie au 20^e siècle.



Ypres : intérieur de la Halle la grande salle Pauwels décorée (détruite)



La Grand Place et l'Hôtel de ville d'Arras vers 1900, détruits en 1914, reconstruits à l'identique en 1942



Lille, le Palais Rihour (15^e-17^e siècles)



Place d'Orchies et Beffroi hispano-flamand datant de 1610 (détruit en 1914)



I FURNES PANORAMA

Furnes, le centre historique vers 1909.



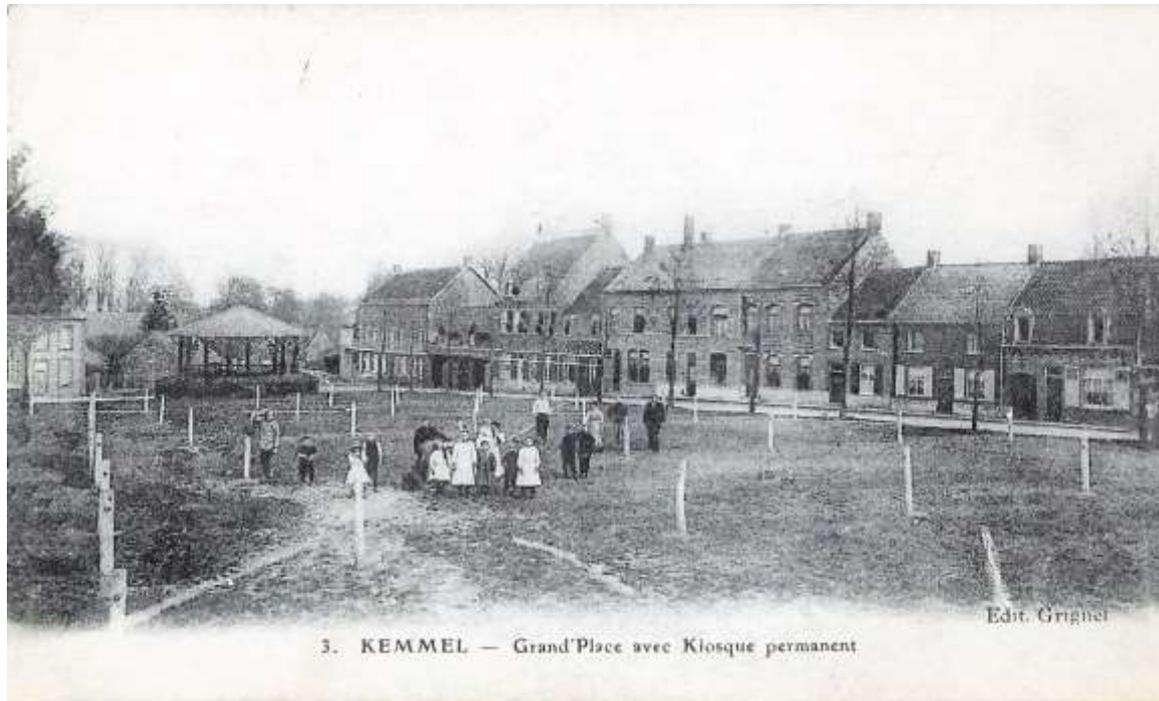
Furnes. La Grand'Place,
*après midi à Furnes et de là à la panne en tram
 jolie plage beaucoup de monde et de toilette. De belles villas
 tout le long de la digue et rues avoisinantes*

Furnes (Veurne) : les maisons flamandes de la Grand Place en 1900

Commentaire sur la carte envoyée de Nieuwpoort à Bruxelles : « après midi à Furnes et de là à La Panne en tram ... jolie plage beaucoup de monde et de toilette (belles tenues vestimentaires des femmes). De belles villas tout le long de la digue et rues avoisinantes »

Fragments de vie quotidienne en Flandre 1900-1914

La vie dans les villages de Flandre avant la grande guerre était paisible, les enfants pouvaient jouer à l'extérieur dans les rues ou sur les places comme celle de Kemmel. Beaucoup d'enfants fréquentaient les pensionnats et écoles tenus par les congrégations comme celle de Neuve-Eglise, le pensionnat Ste Elisabeth, où était notre grand tante sœur Marie-Elisabeth Deschildre. Elle est



La place de Kemmel



Pensionnat de Neuve-Eglise vers 1900 (voir ce qu'il en reste en 1919)

sans doute l'une des sœurs photographiées devant le pensionnat avec les enfants forts nombreux, comme le montraient les vues d'époque (1900-1914). Avoir de 5 à plus de 10 enfants dans une famille était courant dans les familles de Flandre. Mais les maladies comme la diphtérie, la tuberculose voire des infections aujourd'hui banales étaient encore à l'origine de nombreux décès d'enfants en bas âge.



Les enfants du pensionnat Ste-Elisabeth à Neuve-Eglise, Notre grand tante pourrait être la première religieuse à gauche ; parmi les enfants, peut-être y reconnaitrez-vous les oncles et tantes de la seconde génération (nés entre 1900 et 1910) ?



Les enfants Haelewyn et Platevoet avec Sœur Elisabeth (Marie-Louise Deschildre) au centre. On reconnaît de gauche à droite Irma, Norbert (?), Albert, Maria Haelewyn et Abel Platevoet, la photo semble dater de 1914-15 (Archives Andréa Gallois-Haelewyn).

La famille Platevoet-Deschildre perdit quatre enfants, la famille Haelewyn-Deschildre en perdit deux, mais le taux de mortalité était quand même bien moindre que dans les siècles précédents (40 à 50% des enfants en bas âge et des jeunes adultes disparaissaient au 17^e siècle). Les enfants Haelewyn et Platevoet nés entre 1900 et 1910 ont bien sûr fréquenté le pensionnat Ste-Elisabeth à Neuve-Eglise jusqu'au moment de sa destruction par les bombardements. On remarque les tenues vestimentaires réglementaires : calot « militaire » et nœud en tissu pour les garçons, collerette brodée pour les filles, médaille de communiant(e) pour les plus âgées.



Les enfants dans les rues de Neuve-Eglise près de la place du marché

Ern. Thill, Bruxelles

Bien cher Mademoiselle

Hier j'ai fait ma communion solennelle j'étais très contente de revoir maman pendant quelques jours. Je vous envoie un petit souvenir. Je vous remercie de la souris qui me fait peur. J'ai un beau missel pour que je puisse bien suivre la messe. La salle à manger était bien garnie de fleurs, il y avait deux tables. J'ai récité une petite déclamation. Maintenant je ne sais plus rien, un bonjour pour vous de toutes les Sœurs, et de votre amie

Maria Guich.

Bien chère Mademoiselle

« Hier j'ai fait ma communion solennelle. J'étais très contente de revoir maman pendant quelques jours. Je vous envoie un petit souvenir. Je vous remercie de la souris qui me faisait peur. J'ai un beau missel pour que je puisse bien suivre la messe ; La salle à manger était bien garnie de fleurs, il y avait deux tables. J'ai récité une petite déclamation. Maintenant je ne sais plus rien, un bonjour pour vous de toutes les Sœurs, et de votre amie, »

Maria

Dranouter, dans les années 1920

La communion solennelle était un moment important dans la vie des enfants comme le relate dans sa lettre cette fillette de Dranouter, probablement pensionnaire à Neuve-Eglise. Cette communion demeura un souvenir marquant et heureux de sa jeunesse, avec les cadeaux traditionnels de cette époque : livre de messe, croix, médaille de communicante et parfois bénitier de chambre.

Les jours ordinaires, le travail de la terre occupait les villageois en fonction des saisons. Le ramassage du bois était effectué sur les pentes du Mont Kemmel. Les hommes étaient aussi artisans, notamment dans la réparation des machines agricoles. Les estaminets des villages étaient fréquentés par les villageois, les tonneaux de bière étant livrés par les brasseries certains jours. Fréquentées par toute la population, les églises recelaient des trésors de l'art flamand comme cette adoration des mages attribuée à Jordaens, qu'on pouvait voir dans l'église de Kemmel et qui fut détruite avec l'église dans les bombardements de la Grande Guerre. On peut voir d'autres versions notamment celle conservée à Cherbourg.



Portage le long de l'allée menant au Kemmelberg



Jacob Jordaens : l'adoration des mages (© musée de Cherbourg).



Kemmel : attelage dans la montagne et ramassage du bois



Livraison des tonneaux rue de Bailleul à Neuve-Eglise



Travail des artisans en machines agricoles à Locre vers 1900-1910

On pouvait aller facilement à Ypres pour réaliser des achats particuliers soit en voiture à cheval, soit par le tram pour se rendre au marché du samedi qui réunissait sur la place les roulottes des camelots de la région dans un décor exceptionnel, inchangé ou presque depuis le Moyen âge. On pouvait passer voir la cathédrale Saint-Martin et la salle gothique de l'ancien monastère, visiter le beffroi et la grande salle toute décorée de la Halle, aux poutres formidables (salle Pauwels).



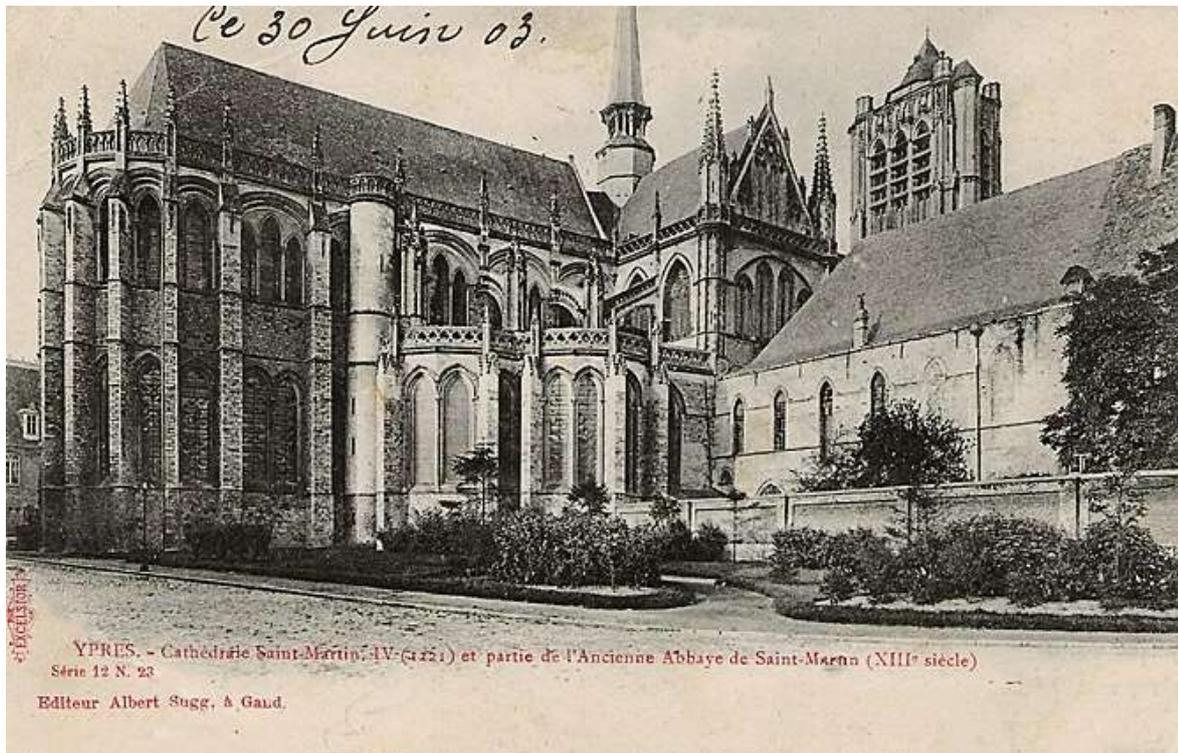
Jour de marché sur la Grand-Place à Ypres vers 1905



Jour de marché sous la Halle



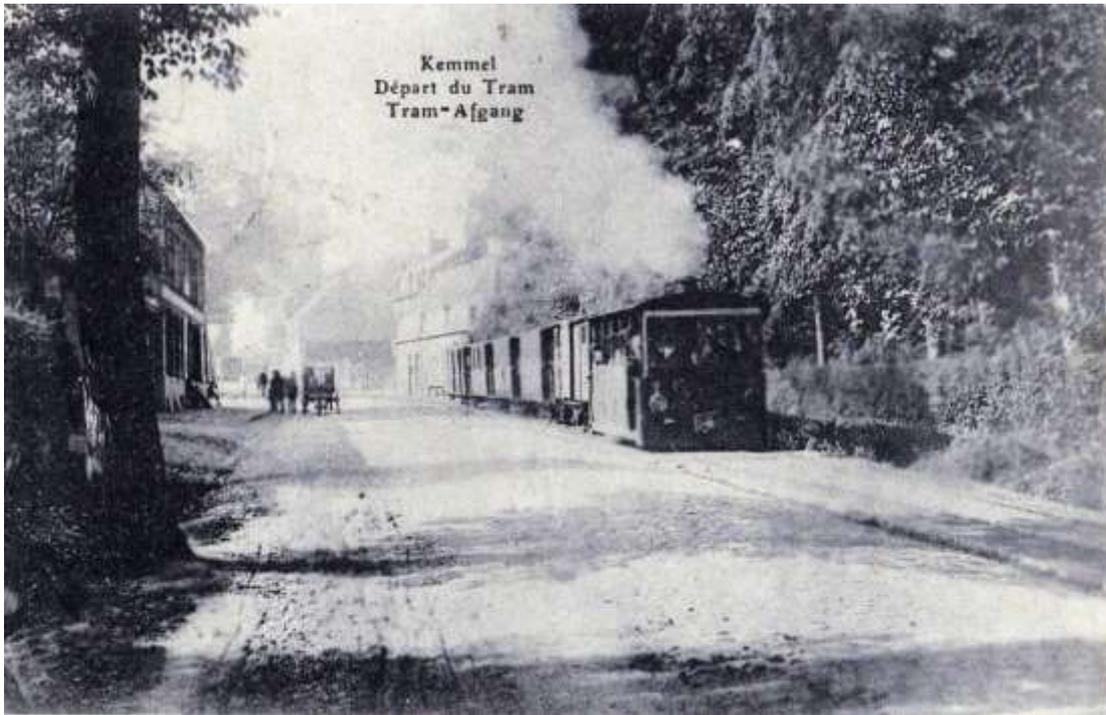
Gravure ancienne de la ville d'Ypres (1680). Vue d'Ypres depuis l'Est



La cathédrale saint-Martin et l'ancienne Abbaye d'Ypres en 1900.

Inversement, aux beaux jours, les dimanches et jours de fêtes, la bourgeoisie d'Ypres venait par le tram jusqu'à Kimmel ou Nieuwkerke pour respirer l'air des Monts, gravir la grande allée du Kimmelberg jusqu'au belvédère d'où l'on découvrait la plaine flamande s'étendant jusqu'à la mer.

On pouvait voir l'embouchure de l'Yser par beau temps et sans doute aussi pouvait-on deviner les clochers et tours de Furnes et de Dixmude. On avait une vue d'ensemble d'Ypres presque inchangée depuis des siècles, on visitait le Scherpenberg et son moulin, on prenait une boisson ou le diner à « la Belle Vue ». Puis, par le tram du soir on regagnait Ypres.



Départ du tram de Kimmel



L'ascension du Kemmelberg



Visite au moulin du Scherpenberg



Le restaurant « à la Belle Vue » au Mont Kemmel

Les villes balnéaires du bord de mer comme la Panne, Nieuwpoort et Oostende, étaient les plus réputées. La bourgeoisie d'Ypres mais aussi de Bruges, d'Anvers et même de Bruxelles s'y retrouvait pour les immenses plages et les bains pour les enfants, le Casino et les restaurants. Cette période des dernières années du 19^e siècle et des premières années du 20^e siècle, fut abondamment illustrée par la photographie, elle donna l'impression d'une « Belle Epoque » qui se termina pour la Flandre et une grande partie de l'Europe dans le cataclysme de 1914.



Ostende vers 1900-1910 : les cabines mobiles et « le Kursaal » casino datant de 1895

Les origines de nos familles

Presque toutes nos familles étaient implantées sur un territoire relativement réduit d'une vingtaine de kilomètres de diamètre. Elles ont bien sûr contracté des alliances au cours des siècles précédents à l'intérieur de ce territoire, mais ont eu parfois des destins singuliers, dictés par leur parcours individuel, leur pensée, leurs aptitudes et leurs croyances.

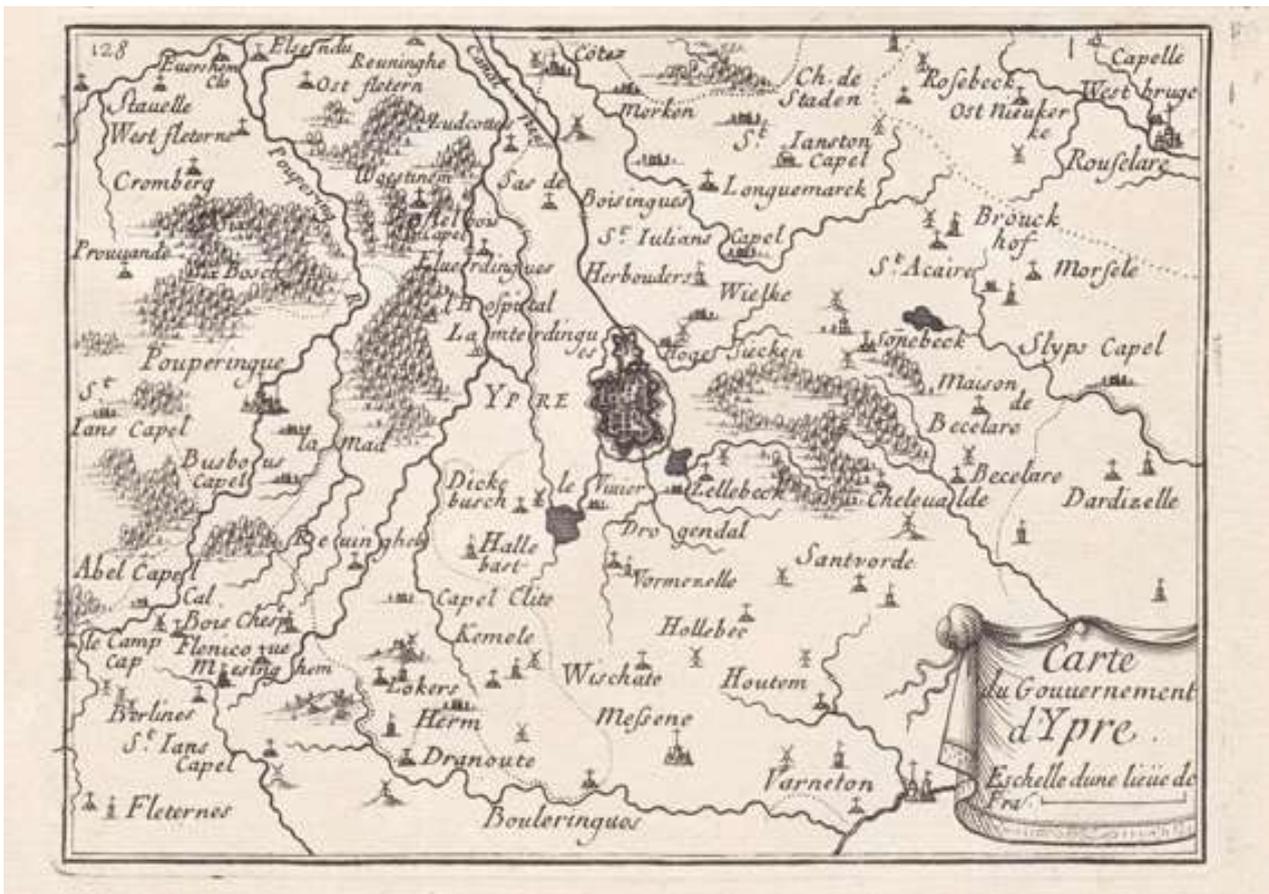
La famille Platevoet (ou Plaetevoet) était originaire de deux villages Westouter et Dranouter. Quel était le lien entre les deux groupes ? Nous ne le savons pas vraiment, peut-être s'agissait-il de frères ou de cousins ? Toujours est-il que le plus célèbre d'entre eux fut Pierre Platevoet (Petrus Plancius), qui naquit à Dranouter en février 1552 et se maria avec Johanna Geubels, native d'Anvers (Antwerpen). Après des études de théologie, mais aussi des études scientifiques couvrant les mathématiques, la géographie et l'astronomie à Bruxelles, il fut l'un des fervents calvinistes originaire de Flandre. Sous la domination espagnole et avec son engagement religieux, il dut bien vite s'expatrier définitivement à Amsterdam, car en ce temps-là le pouvoir de la contre-réforme condamnait au bûcher les réformés qui n'abjuraient pas. Il devint alors un astronome et cartographe célèbre au service des Provinces Unies jusqu'à sa mort en mai 1622. Il fut l'un des fondateurs de la Compagnie des Indes orientales commerçant des archipels Indonésiens jusqu'à la Chine. Il nomma plusieurs constellations, fit de nombreuses cartes et planisphères et, en son honneur, un astéroïde porte désormais son nom. Le seul portrait gravé que l'on connaisse de Petrus Plancius (appelé aussi P. Van der Plancke) est celui d'un homme déjà âgé. Mais on ne peut s'empêcher de penser aux géographes et astronomes du 17^e siècle, immortalisés dans la peinture du Siècle d'Or hollandais : vision qu'on peut avoir du jeune Petrus Plancius, penché sur les constellations reportées sur la sphère céleste, ou en réflexion sur les routes maritimes que devront prendre les marins hollandais. Instantané de l'astronome dans ses calculs ou du géographe dans ses pensées, ainsi fixé à jamais, temps suspendu, univers impénétrable, instants éternels de Joannes Vermeer.



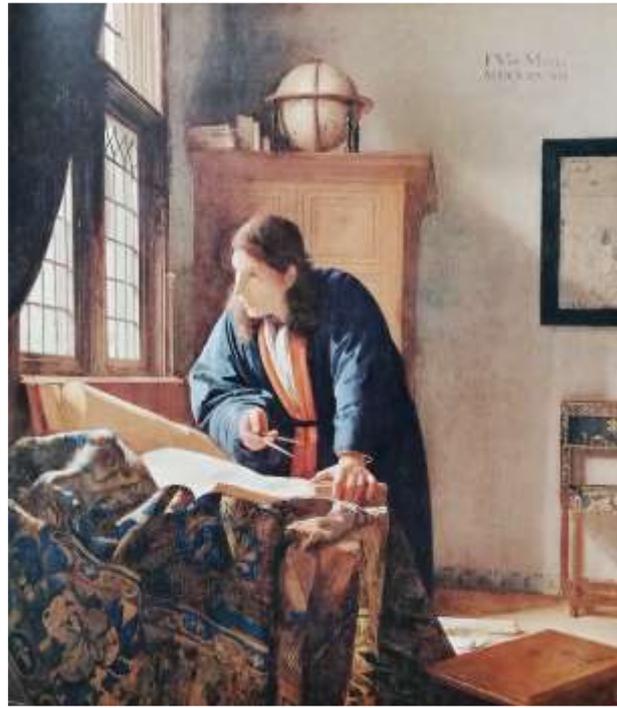
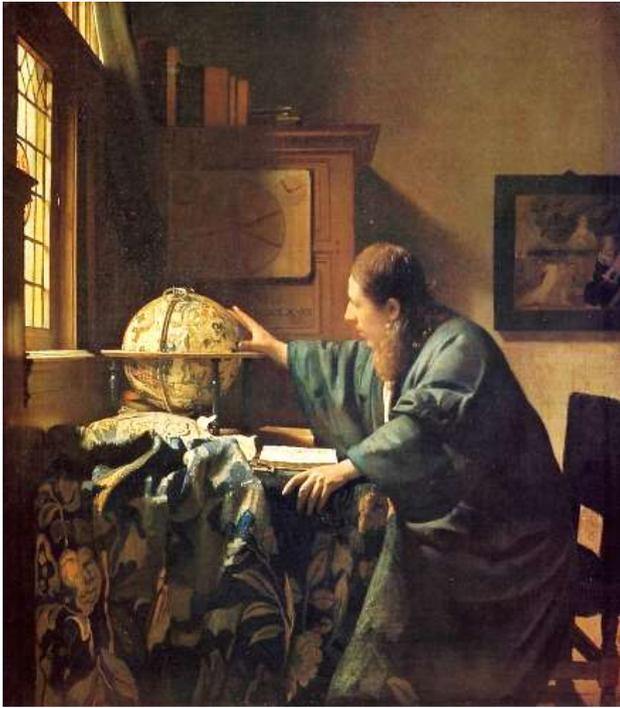
Portrait gravé de Pierre Platevoet, Petrus Plancius (1552-1622)



Double hémisphère du monde par Petrus Plancius 1594



Carte du gouvernement d'Ypres en 1680 (édition française)



**L'astronome (© musée du Louvre) et le géographe (© musée Städel de Frankfort)
J. Vermeer vers 1668-1669**

La seconde famille des Platevoet * (Plaetevoet), la nôtre qui est restée en Flandre pendant la Réforme, était présente à Westouter probablement bien avant 1639 (voir la généalogie établie par Richard Platevoet). Dès le milieu du 18^e siècle, ils étaient cultivateurs à Locre (Loker) et se sont alliés au fil du temps en particulier aux familles Deconinck, Dekeuwer, Leynaert et Deschildre. Le tombeau de la famille est encore présent dans le cimetière de Locre, et même visible du monde entier dans les images que fournit *Google Street* ! Les premiers noms gravés sur la plaque du tombeau sont ceux de Pierre-Jacques Platevoet (1797-1879), de sa seconde épouse Isabelle Leynaert (1801-1873) - sa première épouse fut Johanna Dekeuwer** dont il eut 5 enfants - et de leurs enfants Florimond (bourgmestre de Locre pendant 40 ans), Pierre, Benoît (prêtre), Désiré Platevoet (1837-1921) notre arrière-grand-père et Virginie Dekeuwer (1841-1914) son épouse.

Nos arrières grands-parents désiré et Isabelle Platevoet-Leynart ont eu cinq filles, Léonie, Félicie, Flora, Irma et Eudoxie, deux garçons Cyriel et Camille. On constate que parmi les enfants, seule Eudoxie et les deux garçons se sont mariés (Eudoxie se maria avec Alphonse Sys, ils eurent 7 enfants dont 2 sont morts jeunes). Irma entra en religion sous le nom de sœur Yvona dès 19 ans, elle devint ensuite supérieure du couvent des Maricolen à Bruges jusqu'à son décès en 1948. Elle a laissé dans la famille et au couvent des Maricolen le souvenir d'une jeune fille puis d'une femme illuminée par la foi, rayonnante d'intelligence et de sagesse. Flora est morte jeune, Léonie et Félicie (nos grand-tantes) s'occupèrent de bonnes œuvres à Neuve-Eglise toute leur vie. Elles sont toutes trois ensevelies elles aussi dans le tombeau familial des Platevoet à Locre.

Cyriel Platevoet (1867-1930) se maria avec Marie-Louise Chéroutre (1873-1957) dans le secteur de Bailleul, ils eurent 10 enfants et les cousins de la troisième et de la quatrième générations sont très nombreux. L'un d'eux, Roland Platevoet (fils d'Henri Platevoet) et son épouse (décédée en 2022) ont toujours habité Saint-Jans-Cappel, à côté du Mont Noir, d'autres sont partis à Hazebrouck, Dunkerque, Armentières ou sont restés à Bailleul.

* **Le nom Platevoet** : Les noms flamands sont souvent imprononçables pour les Français et ne sont jamais écrits correctement sauf par les Belges ou les Hollandais. Platevoet signifie « pieds plats » D'où peut provenir un tel nom qui souvent fait sourire les indéclicats ? Certains de nos ancêtres avaient-ils vraiment les pieds plats, c'est possible puisque quelques rares exemples dans la famille existent encore de nos jours. Mais Il faut savoir qu'au 17^e siècle les bourgeois ou les nobles portaient des chaussures à talon, à l'inverse des paysans qui portaient des sabots plutôt plats ou allaient pieds nus. Il va sans dire que je préfère la seconde version qui me paraît plus conforme à nos origines paysannes ! En France, l'orthographe du nom est souvent francisée et s'accompagne d'un tréma sur le second e : Platevoëtt. On nous a dit souvent : « vous êtes d'origine bretonne ». J'ai souvent répondu par l'affirmative pour couper toute explication supplémentaire ! On me disait alors : « Ah, je le savais bien avec votre nom ! » D'autant plus qu'Annick, prénom de notre sœur, vient du celtique « Annig » (petite sœur)...

** Nous ignorons où se trouve la sépulture de Johanna Dekeuwer (1799-1832) ainsi que le destin des cinq enfants nés de ce premier mariage avec Pierre-Jacques Platevoet. Ils ont probablement vécu toute leur vie à Loker et sont tous morts jeunes comme leur mère et restés sans descendance : Barbara-Rosalia 3/10/1822 - † 02/08/1832 Loker ; Pieter-Ludovicus 2/12/1823 - † 18/2/1824 Loker ; Rosalia-Coleta 08/12/1825 - † 03/10/1863 Loker ; Virginia-Catharina-Rosalia 10/4/1827 - † 18/2/1840 Loker ; Catharina-Thérésia 28/10/1829 - † 23/04/1862 Loker. Mais avec la Grande Guerre beaucoup de choses ont été effacées, y compris dans les cimetières qui furent bouleversés par les bombardements.



Cyriel Platevoet frère de Camille Platevoet et Marie-Louise Chéroutre son épouse.



Une partie des enfants de la famille Platevoet-Chéroutre en 1916, Flora la fille ainée au centre, Henri est à droite de Flora, Albert est dans les bras de Flora, Elie à gauche, derrière : Renilde au centre, René à gauche et Ernest.



Irma Deschildre et Camille Platevoet en 1908, leur fille Isabelle née en 1910



Les premiers fils de Camille et Irma Platevoet-Deschildre : Daniel et Abel. Gabriel vers 1935



Le tombeau des Platevoet à Locre et sur l'image « Google Street ».

Camille Platevoet (1876-1959) se maria avec Irma Deschildre (1882-1923) le 2 octobre 1907, ils ont eu 10 enfants de 1908 à 1920, dont quatre sont morts en bas âge (en 1915 et 1917 : Raphaella-Maria, Marcel-Victor, Angèle et Raphaella-Virginia), probablement en lien avec les épidémies de diphtérie. Lors d'un voyage en Flandre en 2019, nous n'avons pas retrouvé au cimetière de Locre la tombe de ces enfants morts jeunes.



La plaque de marbre blanc sur laquelle sont gravés les noms des personnes de la famille Platevoet ensevelies dans ce tombeau

Noms gravés sur le tombeau de la Famille Platevoet à Locre

Pierre Jean PLATEVOET 6/2/1797 - 10/6/1879

Epouse : **Isabelle LEYNAERT** 8/5/1801 - 19/9/1873

Enfants : Florimond 1/4/1841 – 24/12/1925

Pierre 2/1843 - 22/4/1933

Benoist (EERW-EH) 11/2/1845 – 27/9/1917

Désiré PLATEVOET 8/4/1837 – 15/9/1921

Epouse : **Virginie DEKEUWER** 9/2/1831 – 13/5/1914

Enfants : Léonie 10/10/1868 – 24/6/1933

Félicie 27/9/1869 – 22/3/1951

Flora 10/7/1877 – 20/2/1899

La famille Deschildre (De Schildre au 17^e siècle) est originaire de Nieppe près de Bailleul, dans ce qui est maintenant la Flandre française mais qui, au début du 17^e siècle, était encore sous domination espagnole jusqu'à la conquête de la région de Lille-Tournai et d'une partie de la Flandre occidentale par Louis XIV en 1667 (traité d'Aix-la-Chapelle en 1668). Le premier représentant connu de cette famille est Mahieu De Schildre (vers 1610) marié en 1635 à Magdeleine Dubois. Plusieurs générations suivront (voir la généalogie détaillée établie par Richard Platevoet), ils sont laboureurs (c'est à dire cultivateurs sans possession importante de la terre) à Nieppe. Puis Jean-Joseph Deschildre (1724-1798) et son épouse Rosalie Poteau (1735-1813) s'installent à Neuve-Eglise (Nieuwkerke). Trois générations de cultivateurs se sont alors succédées à Nieuwkerke. Henri-Louis Deschildre (1840-1921) et son épouse Sophie-Joséphine Dumon (1845-1913) sont nos arrière-grands-parents (communs aux Deschildre, Platevoet-Deschildre, Careye-Deschildre, Haelewyn-Deschildre, Platevoet-Haspesslagh) et correspondent à la 7^{ème} génération depuis Mahieu De Schildre. Nos arrière-grands-parents ont eu trois fils et quatre filles qu'on peut voir sur la photo familiale prise vers 1900, leur tombeau est au cimetière de Nieuwkerke avec certains de leurs enfants et petits-enfants. Isidore Deschildre et Sylvie Dumon étaient frère et sœur de nos arrière-grands-parents.



Famille Deschildre: Victor Jules Camille
 Stéphanie Louise Irma
 Henri Deschildre et Sophie Dumon Marie-Louise



**La famille d'Henri Deschildre et Sophie Dumon et leurs enfants vers 1900
 Isidore Deschildre et Sylvie Dumon le jour de leurs noces d'or le 11 mai 1925,
 frère et sœur d'Henri et de Sophie**

Enfant, nous avons connu Camille et Elodie Deschildre-Bouckaert qui habitaient dans la ferme de Neuve-Eglise avec Henri leur fils, Anna Wautre son épouse et leurs trois enfants André, Eric et Anny. J'ai un excellent souvenir de nos cousins de Neuve-Eglise qui nous accueillait avec sympathie autour d'une collation quand nous leur rendions visite autour de 1960. Il nous est arrivé de rencontrer également Léon frère d'Henri avec ses enfants Willy, Jacques et Marine. Maria Deschildre leur soeur qui vivait à Bruxelles, était née en Normandie en 1918 au moment où ses parents sont temporairement partis en France pendant la Grande Guerre. Victor Deschildre et son épouse Louise Wguex ont eu une fille Marie-Louise en 1922 qui, en bas-âge, a été élevée dans la famille de Camille et Julie Coene-Deschildre à Bailleul, sa mère étant décédée. Victor s'est remarié en 1927 avec Stéphanie Vandelanotte, ils ont eu un fils Michel. Marie-Louise est partie également en Normandie bien après la guerre où elle a épousé Cyriel Minne, ils ont eu deux enfants (information de Gabriel Platevoet qui l'a rencontrée en 2011). Marie-Louise Deschildre-Minne est décédée en 2018 à Bernay, son demi-frère qui était resté en Flandre, est décédé à Wijtschate en 2020. Enfin, nous avons peu d'information sur Jules Deschildre, frère de Camille et Victor. Il avait épousé tardivement Zélie Leclercq en 1930, ils n'ont pas eu d'enfants. Ils habitaient Wervicq et y sont morts, Zélie en 1940 et Jules en 1958.



**Camille et Elodie Deschildre-Bouckaert
dans les années 1950**



**Henri Deschildre le jour de la Pentecôte en
1927 (souvenir donné aux Platevoet par sa
mère Elodie Bouckaert).**



De droite à gauche : les tombes d'Henri et d'Anna Deschildre-Waultre, des arrière grands-parents Deschildre-Dumon, de Camille et Léon Deschildre et leurs épouses, De Victor Deschildre et épouses (Neuve-Eglise).



Anna Deschildre-Waultre en compagnie de ses enfants Anny, André, Eric
En 2002 et de ses neveux et nièce : Willy, Jacques et Marine.
Photo prise à l'occasion des 50 ans de Willy, deux mois avant le décès d'Anny.
De gauche à droite André, Anny, Willy, Anna, Jacques, Marine et Eric.

Il serait très long d'évoquer toutes les familles alliées aux deux précédentes. Toutefois, il est nécessaire quand même d'évoquer la famille Careye originaire de Dranouter au début du 19^e siècle puis habitant Nieuwkerke également. Cette famille était alliée aux Dassonneville, aux Deschildre et Geloen. Augustin Careye (1886-1959) se maria avec Louise Deschildre, fille cadette de la famille d'Henri et Sophie Deschildre-Dumon, sœur d'Irma et de Stéphanie Deschildre. Ils eurent deux fils Joseph et André, nés respectivement en 1913 et 1915. Ces deux enfants ont toujours vécu en Belgique, André se maria avec Alice Vansuyt, dont il eut trois enfants : Annie (+), Alain et Ghislain. Le destin de cette famille fut très perturbé car Louise perdit la vie en 1917 dans un bombardement. Augustin Careye se remaria quelques années plus tard avec Stéphanie Vandenberghe, ils eurent trois enfants Andréa, Daniel et Maria. Après la guerre, un des jeunes frères d'Augustin Careye, Joseph-Prospér Careye (1896-1986), reprit une ferme à Nomain près d'Orchies dans le Nord où habitait la famille Platevoet-Demessine, nous l'avons bien connu entre 1958-1965, car il fournissait à la famille le beurre de sa production tous les vendredis. Joseph-Prospér était marié à Maria Geloen (1897-1986), ils eurent deux filles Suzanne et Christiane Careye, la première se maria à Hector Desmyter et sont restés fermiers à Nomain.



Augustin Careye et Louise Deschildre au moment de leur mariage en 1912. Tombes de la famille Careye notamment Augustin Careye et épouses Louise Deschildre, Stéphanie Vandenberghe, les demi-frères Joseph Careye, Daniel Careye et son épouse Marcella Claeys (Neuve-Eglise)



La famille d'Augustin Careye fin des années 1940, avec sa seconde épouse Stéphanie Vandenberghe et ses cinq enfants issus des deux mariages successifs : André, Andréa, Daniel, Maria et Joseph.

La famille Coene était originaire de Nieuport près de la côte, elle était alliée aux Deschildre, Dumon et Platevoet. Camille Coene s'était marié à Julie Deschildre, fille du couple Isidore Deschildre–Sylvie Dumon, frère et sœur de nos arrière grands-parents. Ils habitaient Bailleul et étaient donc cousins germains de Camille et Irma Platevoet-Deschildre. C'est dans la famille Coene que Marie-Louise Deschildre, la fille de Victor, fut élevée à partir de 1922. La photo de la famille Coene fut prise probablement vers 1916-17 avant le départ des Platevoet-Deschildre pour la Normandie. On y reconnaît Angèle Coene (1904-2000) qui reprit une ferme à Orchies dans le Nord avec son mari Jules Decherf vers 1925-30, ces frères Henri et Jules, sans doute sa mère Julie Deschildre, d'autres jeunes femmes (?) et les enfants de Camille et Irma Platevoet-Deschildre : Daniel (1908-1931), Abel (1909-1964) et Isabelle (1910-1927). Jules Decherf (décédé en 1946) et Angèle Coene (1904-2000) eurent un enfant Julien Decherf (1925-2022) qui habita très longtemps Orchies avec son épouse Marie-Andrée Caron, ils ont eu trois filles dont l'une, Isabelle, habite en Flandre près de la frontière belge.

Une autre famille proche fut celle des Haelewyn (ou Haelewijn) présente à Kemmel et Loker au 19^{ème} siècle. Constant Haelewyn (1827-1901) épousa Amélie Geloën (1832-1905), ils habitaient Loker et ont eu 10 enfants entre 1852 et 1878. Leurs enfants, dont Jean-Benoît et Charles, s'allieront respectivement aux familles Goethals, Geloën, Van Elslande, Derycke, Dewaegemaeker, Lemaire, Barbez, Deceuninck, Rousseu, Deschildre. Ces familles habitaient en majorité à Loker mais aussi les villages aux alentours : Dikkebus, Dranouter, De Klijte (informations transmises par Dirk Barbez, descendant de la famille Barbez-Haelewijn).

Haelewyn ou Haelewijn : Ce sont les deux façons d'écrire le nom, le second étant l'orthographe néerlandaise. Il s'agit en fait du nom flamand de la petite ville Halluin (ou Halluyn) qui se situe à la frontière entre la France et la Belgique. Il se trouve que dans la cathédrale Saint-Bavon à Gand, il existe un petit vitrail portant le nom des Haelewyn (information de Benoît Haelewyn, fils de Roger Haelewyn lui-même fils de Maria et Médard Haelewyn) et leur blason qui est actuellement celui de la ville d'Halluin. Il est fort probable que ce vitrail fut offert par cette famille des Van Haelewyn seigneurs de l'époque vers le 16^e ou le 17^e siècle et dont le fief était entre autres, la ville d'Halluin ou Halwyn ou Halewijn. Après la conquête de cette partie de la Flandre occidentale par Louis XIV, la ville des Haelewyn prend le nom d'Halluin. La particule « Van » des Haelewyn étant vraisemblablement supprimée après la Révolution française pour certains d'entre eux.

Joris Van Haelewijn (Joris d'Halluin, 1470-1536) est probablement le plus célèbre des Haelewijn, humaniste et érudit flamand, il fut le premier à traduire du latin en français « *l'Eloge de la folie* » d'Erasmus en 1520.



**Blason des Van Halewijn dans la cathédrale de Saint-Bavon à Gand.
Le village de Halewijn-Halluin en 1560 avec le blason aux trois lions.**



Halwin (Halluin) vue du village au bord de la Lys, Seigneurie des Van Haelewijn.
Gouache issue de l'album de Croÿ, volume XII, © bibliothèque d'Etat de Prague, Tchèque.



Henri et Mathilde Barbez-Haelewijn et leur petite ferme à Dikkebus au Nord de Kemmel

Benoît Haelewyn et Sylvia Dewaegemaeker étaient aubergistes à Loker, le couple et leurs dix enfants fuit la Flandre pendant la Grande Guerre et s'installent définitivement dans la ferme « la Pilette » à Verneusses en Normandie. IL en est de même de Charles Haelewyn (1878-1933) et son épouse Stéphanie Deschildre (1879-1961) sœur de notre grand-mère Irma et de Louise Deschildre, ils tenaient une ferme sur la route montant au Mont Kemmel. Ces derniers ont eu 12 enfants dont 10 ont survécu, ce qui a conduit à une troisième génération de 117 arrière-petits-enfants ! La famille Haelewyn-Deschildre, parents et enfants, est photographiée peu après leur installation en Normandie vers 1920-22, Henri, le petit dernier né en Normandie, étant dans les bras de Stéphanie, les jumelles Joséphine et Louise sur les genoux de leur père ; au deuxième rang : Valère, Albert et Robert ; au dernier rang : Maria, Irma et Norbert. Valère et Irma sont morts relativement jeunes. Maria s'est mariée à Médard Haelewyn, son cousin, fils de Benoît Haelewyn, frère de Charles, installé lui aussi avec sa famille en Normandie (d'après Anna Lelarge-Haelewyn).



Noces d'or de Constant et Amelia Haelewyn-Geloën en 1901

En bas de gauche à droite : Marie Theresia (Marie-Thérèse) et sa mère Amelia, Haelewyn Constant et son fils Henri. Rangée du milieu de gauche à droite : Joannes Benedictus Iudovicus (Benoît), Céline, Mathilde, Virginie et René ; rangée du haut de gauche à droite : Cyrille, Félicie et Charles.



Les enfants Coene et Platevoet (vers 1916-17)



Stéphanie et Charles Haelewyn-Deschildre et leurs dix enfants vers 1920-22 en Normandie

Nos familles dans la Grande Guerre

La Flandre fut de tous temps terre de passage, de conquête et de domination, trop besogneuse, trop riche sans doute, trop enviée. Sans remonter aux temps romains, elle fut terre de Bourgogne, d'Autriche, d'Espagne, de France et enfin de Belgique et de France à la fois, tant de fois accaparée, soumise, dévastée, brûlée, question de possession et même de religion. Avec la Grande Guerre, *Dulle Griet* (la Folle Greta ou Margot), figure noire et légendaire de Flandre, tenancière à l'occasion de taverne poussant à boire et à s'encanailler, comme on la voit dans les scènes peintes par Teniers ou par un Molenaer, revint encore une fois sur le champ de la guerre en 1914, arme à la main, plus terrible encore, incendiant, dévastant, écrasant cette terre, la transformant en enfer comme jamais.

Les grands acteurs de la guerre

La majorité des pays de l'Europe étaient des royaumes, leurs souverains furent réunis en 1910 une dernière fois à l'occasion des funérailles du roi Edouard VII, roi d'Angleterre qui avait succédé à sa mère la Reine Victoria en 1901. Toutefois il manquait sur cette photo l'Empereur d'Autriche-Hongrie, trop vieux sans doute, et le Tzar Nicolas II de Russie.



Les souverains européens réunis autour de Georges V en 1910

Cette photographie est représentative d'une « Europe ancienne » issue du 19^e siècle et qui sera balayée en grande partie par le conflit majeur de la Grande Guerre, déclenché après l'assassinat à Sarajevo du prince héritier l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et de son épouse la duchesse de Hohenberg. S'enchaîne alors une succession de déclarations de guerre des différents états, conséquence du jeu des alliances. C'est ainsi que l'Autriche-Hongrie soutenu par l'Empire de Guillaume II d'Allemagne déclare la guerre à la Serbie et à la France alliée de la Serbie. Dès l'été 2014, l'armée allemande déferle à travers la Belgique sans tenir compte de la neutralité belge qui se trouve ainsi entraînée dans le conflit. L'Angleterre et la France sont garant de l'indépendance de la Belgique et entrent à leur tour dans le conflit, de même que la Russie jusqu'en 1917. Progressivement les autres états de l'Europe centrale mais aussi l'Empire ottoman entrèrent en guerre également. C'est ainsi que l'Europe s'enflamma pour quatre années terribles. Cet ancien monde s'effondrera au sortir de la guerre en 1918, notamment les empires centraux Austro-hongrois, allemand et ottoman. La Russie tzariste disparaîtra avec la Révolution bolchévique de 1917. Seuls les royaumes du Nord, de l'Angleterre et de la Belgique subsisteront après ce siècle de guerres mondiales. L'Europe exsangue y perdra aussi son hégémonie à l'échelle mondiale.



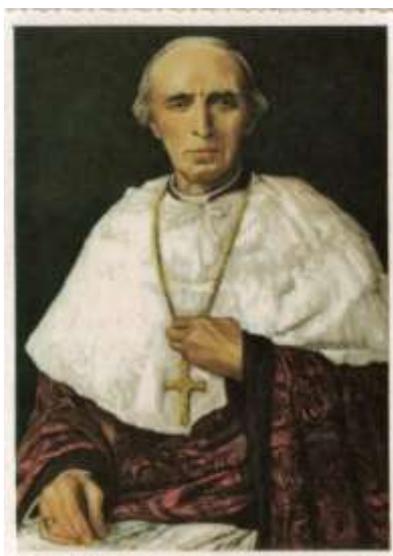
**La taverne tenue par Dulle Griet (17^e siècle, Bartholomeus Molenaer, collection particulière).
Dulle Griet est de retour en guerre (Bruegel vers 1562, © musée d'Anvers).**

L'invasion allemande fut rapide et terrible, bafouant la neutralité de la Belgique, les bombardements défigurèrent les villes de Belgique et du Nord de la France où des villages entiers furent incendiés comme Orchies, des centres historiques comme celui d'Arras détruits. Dès l'automne 1914, l'Ypres du Moyen-âge, la Halle et la cathédrale furent incendiées. Mais ce n'était rien par rapport à l'état de la ville après quatre années de guerre sur le saillant d'Ypres. Après ce déchaînement de fer et de feu, il ne restait d'Ypres que des chicots informes de pierre à l'image du beffroi, rappelant ces fragments d'aqueducs noirs et informes, entrevues dans les faubourgs de Rome, témoins deux fois millénaire d'un monde évanoui. Ypres n'existait plus. Le front se fixa depuis la région d'Ypres jusqu'à Bailleul, en allant par les Monts des Flandres à la région des polders et l'embouchure de l'Yser vers Dixmude et Nieuport.

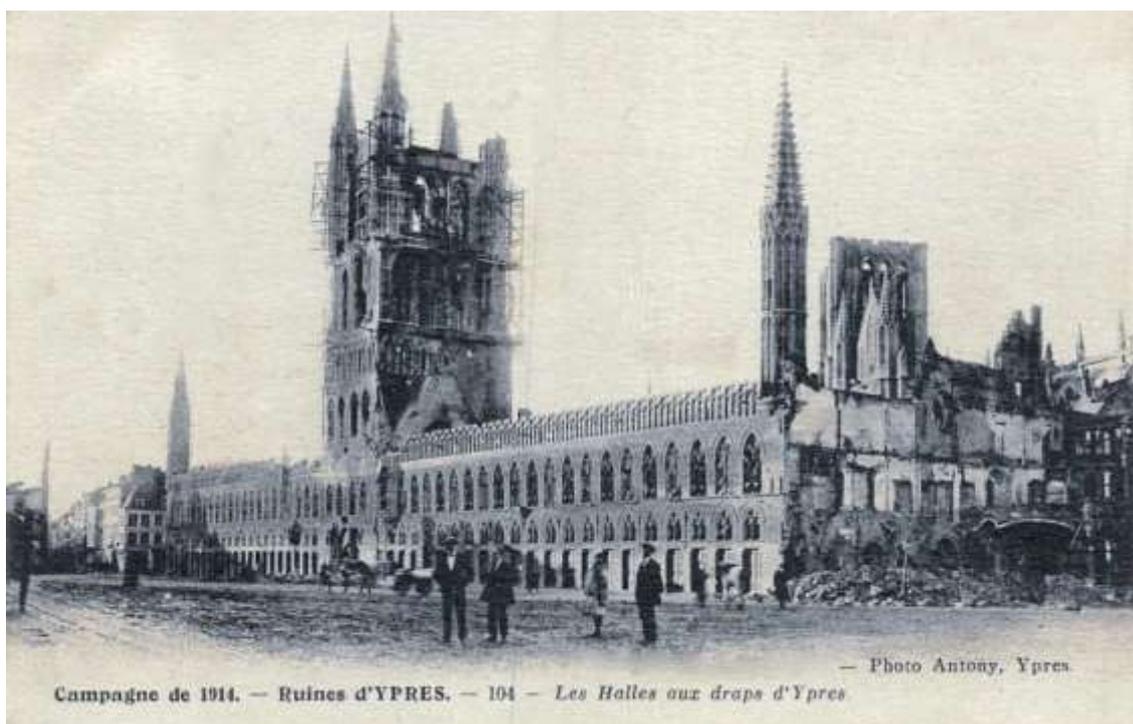
Le début de la guerre et la stabilisation du front de l'Yser.

Avec l'entrée des troupes allemandes en Ardennes et dans les villes et villages de Wallonie, Le début de la guerre fut le théâtre de massacres de civils belges et de destructions de nombreux édifices et de documents inestimables comme ceux de la bibliothèque de Louvain qui fut incendiée. Le très influent et respecté Cardinal Mercier dénonça violemment les destructions et massacres dont fut responsable l'armée allemande en Belgique dès le début de l'invasion.

Malgré sa résistance l'armée belge ne pouvait réellement s'opposer à l'invasion allemande. Dès le 20 août 1914, Bruxelles tombait, le gouvernement belge alla s'installer provisoirement à Anvers, mais l'avancée des troupes allemandes en Flandre occidentale ne permit plus de défendre Anvers qui tomba à son tour. Le gouvernement quitta la Belgique le 16 octobre 1914 et, sur proposition de la France, s'installa dans la cité balnéaire de Sainte-Adresse près du Havre qui fut déclarée territoire belge pour la durée de la guerre. L'administration et le gouvernement belge en exil s'y installa et eut son propre service postal. Par contre, le roi Albert 1^{er} ne quitta jamais la Belgique et dirigea l'armée belge depuis la station de *La Panne* sur la côte et la toute petite partie ouest de la Belgique qui fut bombardée mais ne fut jamais envahie. Les relations entre le gouvernement belge en exil et le roi n'ont pas toujours été optimales mais l'avis et les souhaits du roi furent toujours respectés.



Le Cardinal Mercier (1851-1926)



La halle et la cathédrale d'Ypres après les premiers bombardements de 1914.

Extrait d'une carte envoyé du front de l'Yser en 1915 par un soldat : « *Vous pouvez voir comme les boches ont arrangé ce monument qui était superbe. Les fr. sont excellents ainsi que le cigare à M. Moissard. Aujourd'hui je me suis payé deux œufs assez chers il est vrai, mais ils m'ont fait du bien et surtout plaisir il y avait 5 mois que j'en avais pas mangé ! Je vous embrasse de tout cœur* »

28 septembre 1917 : *...Aujourd'hui nous avons eu la visite du roi Albert 1^{er} il s'est fortement intéressé à la cuisine, ce doit être un gourmand. Je ne sais si c'est à son occasion mais aujourd'hui les Boches nous ont fait courir et marcher à 4 pattes avec leur bombardement de 155. Il en est tombé un dans un boyau juste 1 minute après que le roi y était passé à cet endroit. On a même cru qu'il avait encaissé, heureusement que non. Il est très sympathique ce roi. Il cause assez familièrement avec n'importe quel soldat et puis il a pas peur lui. A moi il ne m'a pas parlé. Il a peut-être pas osé. Il paraît que des fois il vient avec sa femme...* Ludovic

7 janvier 1915 : *... Je pense souvent à vous et je tiens à vous envoyer une vue de Belgique malgré que je ne suis pas là pour mon plaisir, il faut que j'y reste et je ne veux pas laisser passer cette nouvelle année sans vous envoyer mes vœux les plus sincères. Je suis un peu en retard ... je vous le dis franchement je ne pensais pas être en Belgique à ce moment ci, la belle ville d'Ypres est bombardée les flèches de la cathédrale sont tombées il y a déjà longtemps, nous, nous sommes toujours aux environs de cette ville autrefois si coquette aujourd'hui en ruine, c'est triste et terrible je voudrais bien la quitter car j'en ai assez et je ne suis pas le seul, heureusement que je ne suis pas bilingue. Allons, je finis en vous embrassant pour la bonne année, celui qui pense à vous ...Le Tointeaux*

Ecrits de soldats sur cartes postales envoyées du front de l'Yser (extraits)



Sainte-Adresse, résidence du gouvernement belge de 1914 à 1918



Timbres belges de 1914 cachet du Havre



Sainte-Adresse, en 1916, Poste belge.

Le front s'est établi alors le long de la vallée de l'Yser à l'Est d'Ypres, du village de Langemark jusqu'à Steenstraat. De l'hiver 1914 au printemps 1915, la première grande bataille aboutit à la destruction totale des villages et à l'anéantissement d'Ypres. De plus les gaz asphyxiants, utilisés pour la première fois par les allemands le 22 avril 1915 contre les troupes françaises, provoquèrent une hécatombe sans précédent dans les premières lignes au Nord d'Ypres, les cuirassiers à cheval, dont faisait partie le brigadier Destouche (l'écrivain Louis-Ferdinand Céline), furent décimés. L'artillerie française mise hors de combat, le front fut alors enfoncé jusqu'au village de Boesinghe et jusqu'au

canal de l'Yser. Les contre-attaques françaises sans matériel adapté, menées « baïonnette au canon » ont été tout aussi catastrophiques, et le bilan humain fut désastreux. A ce prix, et avec l'appui canadien et britannique le front fut alors stabilisé à la mi-mai 1915 à 3 km à l'Est d'Ypres. Il va sans dire que les familles avaient dû quitter dès le début de cette offensive le secteur de Langemark et d'autres villages comme Gheluvelt à l'Est d'Ypres, communes d'origine de la famille Haspeslagh. Le roi des Belges s'était replié à Furnes (Veurne) avec une partie de son armée et des armées alliées, sa famille étant établie à La Panne sur la côte. Il donna l'ordre d'inonder la plaine flamande à partir des écluses de Nieuport ce qui empêcha les Allemands de progresser jusqu'à la mer.



Ruines de Langemarck après l'offensive allemande de 1914-1915

Avec le roi Albert, le général en chef des armées Joffre visita les troupes, accompagné du Président Poincaré dès la fin de 1914 et en 1915. Ils ne pourront que constater l'étendue du désastre sur le front de l'Yser et les pertes immenses déjà infligées par l'armée prussienne aux armées anglaise, belge et française.



25 octobre 1914 : Après l'ouverture des écluses de Nieuport, l'eau envahit progressivement la plaine en avant de la ligne Nieuport – Dixmude ce qui arrête les troupes allemandes.



Furnes le 1^{er} novembre 1914, le Roi combattant Albert 1^{er} rencontre le président Raymond Poincaré (à l'arrière de la voiture) et debout à droite, le général Joffre chef d'état-major français en 1914.



Furnes 1914 : le roi des belges salue le 7^e régiment dans le bruit des bombardements à quelques kilomètres de distance.



Décoration du 7^{ème} régiment par le roi à l'hôtel de ville de Furnes 1915

La vie des soldats sur le front fut extrêmement précaire, l'hiver 1914-1915 fut rude aussi bien dans la Meuse que sur le saillant d'Ypres. La destruction par les Allemands de sites historiques comme Ypres a sidéré et révolté les combattants qui ont vécu dans le froid et la boue des tranchées. La logistique était difficile et la nourriture grossière. Comme le montrent les courriers envoyés aux familles, les colis et les petites attentions reçus des familles furent très appréciés, des denrées pourtant ordinaires comme les œufs, étaient rares et recherchées (voir l'extrait du texte accompagnant une carte postale d'Ypres après l'incendie de 1914). Même si les villes à l'extrême Ouest ne furent jamais occupées, elles eurent à subir les bombardements. La ville balnéaire de Nieuport située à l'embouchure de l'Yser, était stratégique et fut intensément bombardée par les Allemands et extrêmement dévastée ainsi que Dixmude. Furnes (Veurne) resta la base arrière de l'armée belge et des divisions alliées, cette ville dont le centre ancien est si remarquable a subi également des destructions importantes ; toutefois, les principaux édifices patrimoniaux construits entre le 15^e et le 18^e siècles ont été relativement épargnés par ces bombardements, notamment les églises et l'hôtel de ville hispano-flamand. Par contre, le bel ensemble de maisons flamandes donnant sur la Grand-Place fut en grande partie détruit.



Furnes (Veurne) : état du centre à la fin de la guerre, les maisons flamandes anciennes détruites

Le front sud autour du Mont Kemmel et plus à l'Ouest

La Wallonie fut occupée et administrée par les Allemands dès 1914, la sauvagerie de l'invasion, s'accompagna d'exécutions sommaires de milliers de civils et la destruction d'un patrimoine culturel de valeur inestimable comme la bibliothèque historique de Louvain, volontairement incendiée. Toute la Flandre occidentale a été le théâtre de l'affrontement incessant des armées alliées contre les offensives de l'armée allemande. Le front de l'Yser resta quasi stationnaire dès l'automne 1914 jusqu'en 1918. Bien que réduite en nombre l'armée belge y a joué son rôle pleinement sous l'autorité du roi Albert. Des désaccords sont apparus dans les années noires de 1915 à 1917, le moral des troupes étant au plus bas. Le roi voulait défendre le royaume de Belgique par rapport aux aspirations des Allemands, mais aussi par rapport à la domination et aux exigences des armées alliées anglaise et française. Ainsi a-t-il recherché quelque temps, un accord séparé avec l'Allemagne

mais cet accord ne fut jamais trouvé, butant sur le préalable de la neutralité belge bafouée à l'évidence par l'Allemagne, mais aussi sur le devenir de la Belgique à la fin de la guerre, l'Allemagne ayant pour objectif d'annexer purement et simplement ce territoire.



Dixmude au bord de l'Yser entièrement détruite

Quoiqu'il en soit, Le roi et son armée sont restés fidèles aux accords avec les alliés. La Belgique libre d'occupation fut réduite à une bande étroite allant de la Panne à Nieuport et Furnes, puis en allant vers Poperinge et les Monts des Flandres et vers le Nord jusqu'au saillant d'Ypres.

D'autres problèmes sont apparus sur la question flamande (qui ne date pas des années 1950-1960). La communauté linguistique flamande au sein de l'armée s'est sentie discriminée par le fait que la haute direction et les ordres militaires étaient assurés en majeure partie par les francophones. Un mouvement flamingant pris naissance mais resta finalement très minoritaire et restreint au sein de l'armée belge. L'unité fut ainsi préservée au sein de la Belgique, finalement « l'union fit la force ».

La Flandre occidentale fut durant ces années de guerre véritablement anéantie, réduite à l'état de ruine et de cendre. Des centaines de milliers de civils belges terrorisés furent contraints à l'exil vers la Hollande et la France dès l'offensive de 1914, ou plus tard lors des dernières offensives et contre-offensives du printemps 1918, notamment autour des Monts des Flandres.

La vie dans les fermes pendant les années de guerre

Le Mont Kemmel et les villages de Kemmel, de Locre, Neuve-Eglise et Ploegsteert étaient plus à l'Ouest, entre 2 et 5 km du front, mais bien sûr directement sous le feu et les bombardements ennemis qu'ils vont subir de 1916 et 1918. Il n'était pas rare qu'un obus explosa dans une cour de ferme et tua ceux qui s'y trouvait, ce fut le cas dans la ferme des Haelewyn. Un obus tua un jeune vétérinaire et le cheval qu'il venait soigner comme l'avait raconté Stéphanie Deschildre-Haelewyn à son petit-fils Roger Fontaine. « Les lambeaux de chair du cheval ou de l'homme qu'on retrouva n'étaient même pas séparables... » avait-elle dit... ; il en fut de même d'un soldat anglais déchiqueté

dans la cour et toutes les vitres de la maison furent soufflées par les explosions (d'après Frédéric Gallois-Haelewyn).

L'épisode le plus dramatique que vécurent les habitants de Neuve-Eglise fut sans doute celui du 24 juin 1917 avec le bombardement de l'église provisoire installée dans une grange de la ferme la Polouche. Ce bombardement fit 13 morts et de nombreux blessés. Notre grand-tante Louise Deschildre alors âgée de trente ans, grièvement blessée, fut transportée à Poperinge (Hôpital de Proven) et mourut dans la nuit. Avait-elle perdu connaissance dans l'explosion ? Que furent ces dernières pensées et paroles lors du transport vers l'hôpital et au seuil de la mort ? Les morts nous laissent désemparés et plus seuls encore. Louise laissait deux jeunes enfants Joseph et André Careye, un père (Henri Deschildre) et un époux (Augustin Careye) effondrés et seuls devant l'inconcevable : mourir à 30 ans. Furent également tués Emile Deschildre (cousin germain de Louise Deschildre) époux de Stéphanie Vandenberghe, Marie-Louise Dassonneville épouse d'Eugène Careye et mère d'Augustin Careye.



Louise Deschildre (1887-1917)

Augustin Careye, qui avait perdu à la fois son épouse et sa mère en ce jour de juin 1917, se remaria quelques années plus tard avec Stéphanie Vandenberghe : ils s'inventèrent ainsi un futur permettant de mieux porter les souffrances qu'ils avaient tous les deux partagées. Aux deux enfants de Louise Deschildre, Joseph et André (nés en 1913 et 1915), vinrent trois enfants issus de cette nouvelle union : Andréa, Daniel et Maria. Joseph Careye, Daniel Careye et son épouse Marcella Claeys reposent à Nieuwkerke à côté de leurs parents, tandis qu'André Careye et son épouse reposent dans le cimetière de Ploegsteert à Warneton, ces derniers ont eu trois enfants : Annie (1951-2001), Alain et Ghislain Careye.

L'offensive allemande au Mont Kemmel au printemps 1918

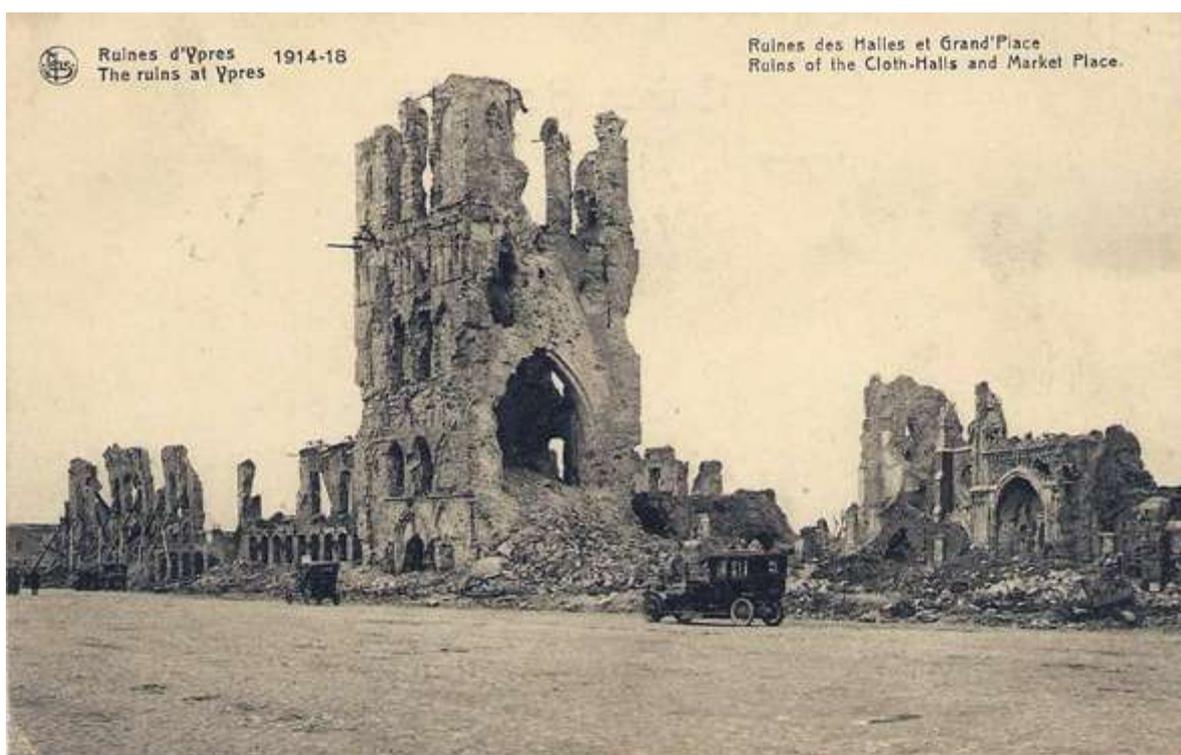
Si les bombardements du printemps 1917 sur les villages furent désastreux, la bataille pour le Mont Kemmel au mois d'avril 1918 dépassa en intensité et en sauvagerie tout ce qui avait été connu auparavant. On savait que l'offensive allemande était imminente : elle fut déclenchée le 25 avril 1918 et les civils qui ne quittèrent pas à temps le secteur de Kemmel furent condamnés pour la plupart.

Compte tenu de la naissance de leurs derniers enfants, on peut fixer à avril 1918 le départ d'une part de Camille Platevoet et Irma Deschildre et de leurs quatre enfants (Daniel, Abel, Isabelle et Michel, (entre 10 et 2 ans, voir la photo de la famille Coene), d'autre part Charles Haelewyn et Stéphanie Deschildre avec leurs trois jeunes enfants (six de leurs enfants avaient été envoyés dans la colonie de la région parisienne vraisemblablement au tout début de 1918). Camille et Elodie Deschildre-Bouckaert sont partis eux-aussi en Normandie, car leur fille Maria est née à Appewille

dans le Cotentin en décembre 1918. Ils sont partis avec Victor et Jules, les frères de Camille, ainsi qu'Henri Deschildre, notre arrière-grand-père. Ils habitaient tous la même ferme.



Ce qu'il reste des granges de la Polouche en 1919 (d'après le récit d'Ollivier Joseph).



Ypres : état de la ville en 1919

Charles et Stéphanie Haelewyn quittèrent précipitamment leur ferme vraisemblablement très peu de temps avant l'offensive allemande du 25 avril. Ils brûlèrent toutes les archives non indispensables qu'ils avaient et partirent en charrette vers la France puis en train, dans un wagon à bestiaux à destination de Paris puis d'Evreux en Normandie. Il en fut de même pour Camille Platevoet et Irma Deschildre (les aînés des enfants, Daniel, Abel et Isabelle furent eux aussi placés dans la colonie de Chevilly-Larue pour quelque temps). Quelques jours plus tard, avant de partir définitivement de

Belgique et après l'offensive du 25-29 avril 1918, Camille Platevoet voulant récupérer des papiers oubliés, constata que sa ferme n'existait plus comme toutes les constructions dans le secteur Kemmel-Locre, il découvrit l'immensité du désastre, les soldats morts mais aussi les civils, femmes et enfants, gisants sans vie. Arrivés en Normandie, Charles et Stéphanie Haelewyn-Deschildre louèrent la ferme de Monnai à Ternant (dans l'Orne). Charles retourna à Locre et constata également que sa ferme était totalement détruite. Ces deux couples comprirent que leur départ serait sans retour. Le traumatisme vécu fut tel que le récit des événements ne put être abordé et en partie sans doute, que bien des années après. Les deux couples laissaient derrière eux leurs frères et sœurs, leurs parents encore vivants (Désiré Platevoet et Henri Deschildre, les épouses étant décédées en 1913 et 1914, les parents Haelewyn étaient déjà décédés), les familles auxquelles ils étaient alliés. C'est ainsi que furent séparées et partagées entre la Belgique et l'Ouest de la France, les familles Platevoet, Deschildre, Haelewyn et la séparation définitive avec des familles proches, comme les Careye, les Vandevorde, les Coene, les Vandenbergue, les Geloën qui restèrent en Belgique ou dans la zone française frontalière.

Né un 27 avril, 44 ans jour pour jour après la bataille de Kemmel, je suis donc né ce même jour commémoratif d'un terrible carnage, que relata bien des années après Jean Giono. Cet écrivain et Céline ne se remirent jamais des horreurs dont ils avaient été témoins sur le front belge à Kemmel ou près d'Ypres. Entre le 25 et le 29 avril 1918 près de 5300 soldats français ont été sacrifiés, dont seulement une cinquantaine ont pu être identifiés (tous reposent dans l'ossuaire de Kemmel).

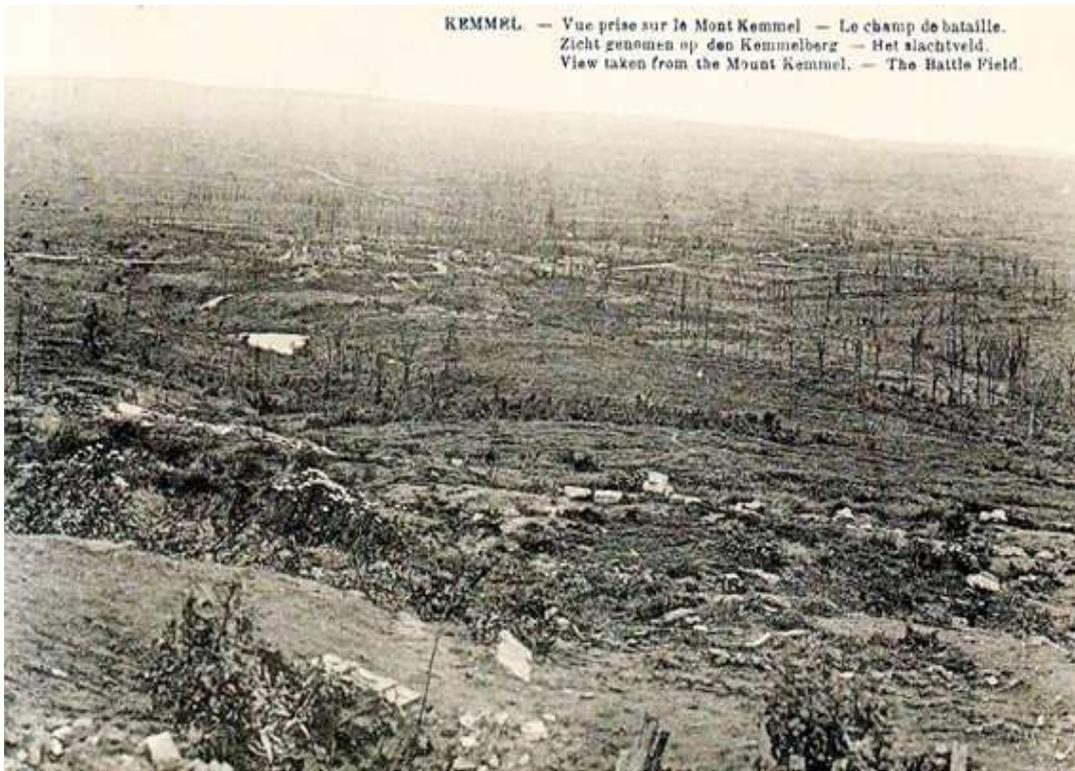
La fin de la guerre et le bilan en Flandre occidentale

Philippe Sagnac en reportage dans cette Flandre, au printemps 1919 découvrit un paysage irréel, dantesque, résultat de cette lutte acharnée, de combats jusqu'au corps à corps, pour quelques mètres d'une terre saturée d'obus, bouleversée, nappée de gaz toxiques. Ypres et tous les villages autour de Kemmel n'était plus que champs de ruine.

En 1919, un silence étrange sur cette région des Monts des Flandres avait remplacé la fureur du printemps et de l'été 1918. C'était comme une région abandonnée, désertifiée par l'effet d'un gigantesque cataclysme sidéral, l'horizon ondulé avait perdu la verticalité que donnent la vie, les constructions humaines et les activités. Hormis des restes d'arbre encore debout, dont les moignons subsistants se dressaient comme les bras de Christs jansénistes, il ne restait plus rien : un désert minéral, lourd et morne, un paysage de Constant Permeke. Les cartes postales édifiantes, parfois même indécentes, tant de fois envoyées, montraient ce désert et ces ruines nées du monde fou d'hier. Locre et Kemmel n'existaient plus, on cherchait vainement les maisons des familles Six et Vandromme à Locre. La route de Locre menant aux Monts était jonchée de chariots disloqués et de maisons éventrés, méconnaissables. Les fermes des Platevoet, des Deschildre et des Haelewyn sur les pentes du Kemmelberg, le belvédère, le moulin du Scherpenberg (Mont Aigu) avaient disparu.

Le château des Cleenewerck de Crayencour à Saint-Jans-Cappel n'était plus qu'une épave dressant ses fragments de charpente vers le ciel comme des mats désarticulés, celui des Bruneel à Kemmel, un amoncellement de pierres entouré d'eau boueuse.

Il ne restait des églises de Kemmel et de Locre ce petit Westminster de Flandre, que quelques lambeaux de murs informes, entourés de tombes bouleversées, éventrées : même les tombes avaient été bombardées, même les morts avaient été bombardés. On reconnaissait à peine les rues de Neuve-Eglise (Nieuwkerke), un alignement de maisons à demi effondrées formait les rues de Bailleul et d'Ypres. Le pensionnat et le couvent où se trouvait notre grand-tante Marie-Louise Deschildre (Sœur Marie-Elisabeth) furent en grande partie détruits.



Le champ de bataille du Mont Kemmel en 1919



Paysage de Flandre : la mer et la terre, huile sur toile de Constant Permeke (1886-1952)



Vers le Mont Kemmel et le Mont Aigu en 1919



Le cimetière de Kemmel bouleversé



Ferme en ruines, route du Mont Kemmel



Ruines du couvent de Neuve-Eglise en 1919



Rue de Bailleul à Neuve-Eglise



Ruines de Kimmel en 1919, timbres au roi casqué, Albert 1^{er} le roi combattant.



Ruines du château Bruneel à Kimmell, seul le pont subsiste en partie



Ruines du château des Cleenewerck de Crayencour au Mont Noir

Après quatre années de souffrance les vainqueurs, militaires et politiciens, avaient oublié que l'humiliation des vaincus conduirait à leur propre défaite et pire, pour certains, comme le vainqueur de Verdun, à la trahison 20 ans plus tard. Les hommes du traité de Versailles (1919) n'avaient sans doute jamais vu à Madrid « la Reddition de Breda » de Vélasquez : où le vainqueur, même au faîte de sa gloire, était resté magnanime envers le vaincu. « Mon centre cède, ma droite recule, situation excellente, j'attaque » disait Foch, lors de la seconde bataille de la Marne, mais aussi lors de la contre-offensive qu'il dirigea au Mont Kimmell dès mai 1918 et durant l'été. « J'attaque ? » Qui attaque ? Qui

d'autre que ces centaines de milliers de combattants* qui furent abattus comme des bêtes (en paraphrasant Marguerite Yourcenar), comme Charles Péguy, grand patriote, aux premiers jours de la guerre en 1914, lors de la première bataille de la Marne ; Jean de la Ville de Miremont, poète auteur de *l'Horizon Chimérique*, cycle de poèmes mis en musique par Gabriel Fauré, qui rêvait « *de grands départs inassouvis* », mort à 28 ans en 1914, enseveli dans la boue du Chemin des Dames ; ceux qui crevèrent au fond d'un fossé comme Alain-Fournier enfoui avec ses compagnons comme des charognes dans une fosse commune, retrouvés 80 ans plus tard sur le champ de bataille de Calonne ; tous les compagnons de Maurice Genevoix disparus dans « l'orage d'acier » des Eparges en Meuse ; ceux de Kemmel, d'Ypres ou d'ailleurs déchiquetés par les « marmites » allemandes ou criblés de shrapnell ; plus terrible encore, ceux qu'on n'a jamais retrouvés, ceux qu'il fut impossible d'identifier et que les familles ont attendus en vain.

En 1919, ceux-là même qui défilèrent sur les places de Belgique, ou qui paradèrent à Paris le jour du 14 juillet et firent le salut aux « *morts pour la Patrie* », sabre au clair ou brandissant leur bâton dérisoire de maréchal de France, rougi du sang des millions de combattants, ceux d'Europe, français, belges, anglais et allemands, ceux d'Amérique, des Indes et d'Afrique, tous fauchés par la mitraille au champ d'honneur et d'horreur, ou tués au corps à corps dans les tranchées, quelque part à Verdun, sur la Marne ou sur la terre de Flandre, gazés près d'Ypres ou abattus dans le bois de Kemmel ou ailleurs, ensevelis dans la boue des trous d'obus. Cette terre de Flandre, terre encore menaçante et maudite en 1919, au point que nos grands-oncles n'osaient plus la cultiver, peur de sauter eux-aussi sur une mine ou sur un obus déterré, mais surtout terre devenue sacrée, si noire du sang versé, si grasse des chairs éparpillées, si minéralisée des os broyés : combattants et civils morts pour rien : seuls les morts perdent les guerres.

* 500 000 soldats et civils tués sur le front d'Ypres et de l'Yser

* 1 400 000 soldats français tués de 1914 à 1918



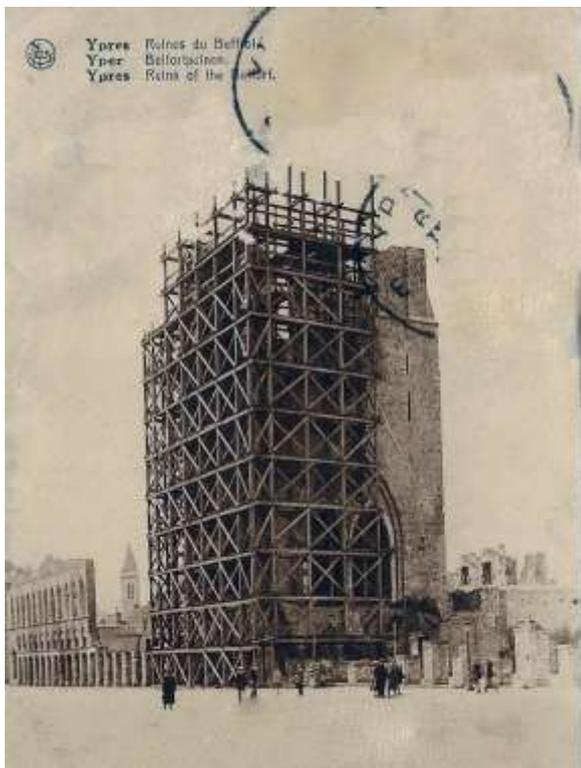
Joffre et Foch en tête lors du salut aux Morts, le 14 juillet 1919

Le retour à la vie en Flandre, la reconstruction

Comme le dit en 2012 le commandant Michaël Bourlet dans son livre « *la Belgique et la Grande Guerre* », la Belgique sort de la guerre dévastée, son peuple meurtri, son économie et ses moyens de production anéantis en grande partie. Les grands vainqueurs de la guerre que sont la France et le Royaume Uni n'accorderont pas de faveurs spéciales à Albert Ier et son peuple. La Belgique gardera son territoire avec quelques ajouts mineurs (Eupen, Malmédy), bénéficiera de dommages de guerre de la part de l'Allemagne, mais elle restera perçue comme un acteur mineur du conflit, voire même ignorée dans les décisions finales des grands vainqueurs. Mais dès l'été 1920, le royaume a repris les choses en main, un nouveau gouvernement est installé à Bruxelles, le roi jouit d'un très grand prestige par la résistance qu'il a mené tout au long de la guerre. Le redressement économique est spectaculaire, les moyens de production sont restaurés en Wallonie, les ports sur la côte vont jouer un rôle de premier plan, le port d'Anvers en particulier est sorti intact du conflit et deviendra l'atout majeur de la Flandre occidentale. Le retour des Belges exilés pose quelques problèmes avec ceux qui sont restés sur le théâtre des affrontements et qui ont donc subi les quatre années de terreur et de privations, mais ceux qui rentrent n'ont plus rien, en particulier en Flandre occidentale. Le bilan humain est lourd puisque plus de 10% des hommes belges mobilisés ont perdu la vie, soit près de 45000 morts et autant de blessés, il faut ajouter environ 23000 morts de personnes civiles pendant le conflit, aucun village n'a été épargné, en particulier en Flandre, pour les villages jalonnant la ligne de front de l'Yser comme ceux d'Heuvelland. L'agriculture mettra plus de temps à repartir car les terres voisines des fronts doivent être nettoyées et sécurisées. De nombreux objets potentiellement explosifs et dangereux y ont été éparpillés, les sols ont été bouleversés par les bombardements, de nombreuses installations liées à la guerre de tranchées doivent être démantelées, ne serait-ce que les bunkers allemands, des villages entiers comme Langemark, Kemmel, Loker et bien d'autres, sont à reconstruire. Il faut également recueillir les restes des malheureuses victimes qui furent tuées et ensevelies dans la boue pendant les offensives.

Pour ce qui concerne nos familles, Camille et Elodie Deschildre-Bouckaert avaient certainement pu rencontrer les familles Platevoet-Deschildre, Haelewyn-Deschildre et d'autres membres de la famille Haelewyn (comme Benoît Haelewyn et sa famille, frère de Charles Haelewyn) installées également en Normandie. Mais la nostalgie du pays de Flandre était sans doute trop forte, ils quittèrent rapidement la France avec leurs trois enfants, les deux frères Jules et Victor, Henri Deschildre leur père, pour retrouver et faire revivre leur campagne flamande dévastée.

Ainsi, ceux qui étaient restés en Flandre, ou ceux qui étaient retournés dans les ruines de Locre, Kemmel, Neuve-Eglise et côté français à Saint-Jans-Cappel et Bailleul, ont commencé dès la fin de la guerre, à déblayer les routes, restaurer les habitations réparables, reconstruire des édifices provisoires, ne serait-ce que les lieux de culte. Vinrent ensuite les cimetières et lieux de mémoire militaires et civils. Puis, après bien des années, les édifices patrimoniaux ont été reconstruits à l'identique comme ceux d'Ypres ou de Dixmude mais aussi les églises des villages dévastés. Après des années d'effort, la reconstruction d'Ypres à l'identique fut un exemple extraordinaire, comme on peut le voir de nos jours pour toute la ville et en particulier pour son centre historique. Il en fut de même des églises et villages de Locre, Kemmel, Neuve-Eglise et Dranouter. Le Mont Kemmel a retrouvé sa forêt, mais demeure à jamais un sanctuaire où tant d'hommes ont perdu la vie.



Le beffroi d'Ypres et la halle au début de la reconstruction. Timbre envoyé depuis Saint-Adresse (France) en 1916, montrant le centre historique d'Ypres avant la guerre.



Remise en état de la route à Loche devant ce qui reste de l'église en ruine, 1919



Construction d'un lieu de culte provisoire à Neuve-Eglise



Le monument aux victimes militaires et civils de la guerre à Neuve-Eglise.

Détail de la plaque commémorative des victimes de la guerre.

Flèches rouges : Dassonneville Marie-Louise, Deschildre Louise, Deschildre Emile



Désastre effacé mais pas oublié

Le village de Neuve-Eglise, comme tous les villages de Belgique et de France, possède un monument à la mémoire de ses combattants et des villageois civils morts dans les combats et bombardements : plus de 60 morts militaires et civils pour ce modeste village... Les jours de commémoration, « Ceux de 14 » ont longtemps défilé et rendu hommage au « grand troupeau » des disparus, jamais revenus du « casse-pipe ». Au cours de notre jeunesse fin des années 1950, nous les avons vus défiler ces survivants, au son des fanfares. Si certains revinrent des combats atteints définitivement dans leur chair, d'autres ont dû ressentir un mélange de fierté et de culpabilité de s'en être miraculeusement sortis, sentiments ambivalents envers leurs camarades de combat disparus*.

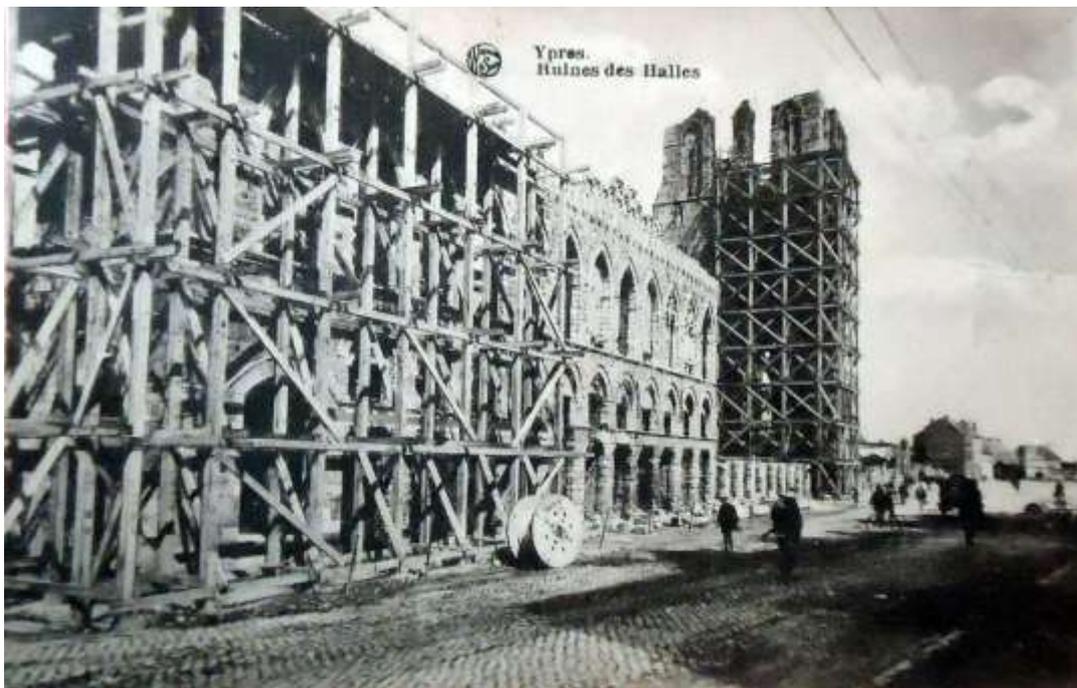
Pendant toute la période des années 1920, le ressentiment à l'égard des Allemands fut très vif en Belgique et dans le Nord de la France comme en témoigne cette vignette apposée sur une carte postale en 1929 : « *Belges souvenez-vous, rien d'Allemand, rien des Allemands* ».

*** plus de 18 millions de morts militaires et civils pour l'ensemble des pays engagés.**



Vignette anti-allemande utilisée en 1929 montrant l'incendie d'Ypres en 1914

Vignette pour la reconstruction montrant l'état de la Halle d'Ypres en 1919.



La reconstruction de la Halle à Ypres a commencé

Que sont devenues les fermes de nos familles détruites lors de la bataille de Kemmel en 1918 ?

Il faut attendre les années 1925 pour qu'à nouveau les pentes du Mont Kemmel soient réinvesties par de nouveaux agriculteurs. Ainsi les fermes des Haelewyn, des Platevoet et des Deschildre ont été reconstruites, vraisemblablement pas tout à fait à leur emplacement originel (informations de Willy Deschildre). Un soin tout particulier a été accordé dans ces reconstructions et dans les modernisations successives, afin que ces nouveaux bâtiments allient modernité et respect d'un style régional emblématique de la Flandre occidentale.

La nouvelle ferme Haelewyn est la plus proche du Scherpenberg (lieu-dit de Bruilloos), elle serait maintenant une résidence secondaire.

La nouvelle ferme des Platevoet fut exploitée par la famille Vervisch, c'est maintenant une location de vacances.

La ferme des Deschildre (connue maintenant sous le nom de ferme Traisnel) fut en partie reconstruite dès 1925 comme en témoigne la date qu'on voit sur l'un des pignons. C'est maintenant un très bel ensemble, inventorié comme ferme historique par le gouvernement belge, s'ouvrant sur la rue de Kemmel (et non plus sur la route de Locre).

Seul abandon, la ferme des Careye à Neuve-Eglise qui semble en ruine.

Ces lieux tant éprouvés il y a un peu plus d'un siècle, revivent à nouveau, même si nos familles n'en sont plus ni propriétaires, ni occupants et si leur destination n'est plus au service de l'agriculture mais plutôt au service du tourisme et de la villégiature. S'agit-il simplement d'un retour au passé de la Belle Epoque finalement, durant laquelle la bourgeoisie d'Ypres venait profiter des paysages et respirer l'air vivifiant des Monts des Flandres à Kemmel ou à Locre ?

Les villages ont été reconstruits également, ainsi le centre de Neuve-Eglise n'est pas très différent de ce qu'il était avant la Grande Guerre. L'église est reconstruite à l'identique, l'hôtel de ville a retrouvé son bel aspect de style flamand, le pensionnat a été reconstruit avec sa chapelle et ses bâtiments d'enseignement.



Nouvelle ferme dite « des Haelewyn » ?



Nouvelle ferme « dite des Platevoet »



Nouvelle ferme dite « des Deschildre » actuellement ferme Trainsel



Carte des villages d'Heuvelland et des Monts d'après le guide touristique d'Heuvelland



Reconstruction à l'identique de la nouvelle cathédrale Saint-Martin et des maisons flamandes de la Grand-Place d'Ypres (vers 1929)



Le beffroi et la halle d'Ypres reconstruits (photographiés en 2019)



**Neuve-Eglise vers 1960, l'hôtel de ville le long de la place
et l'ancien pensionnat reconstruit au second plan**



Le centre de Furnes aujourd'hui reconstruit à l'identique

Le retour à la vie des flamands « déracinés » en Normandie et ailleurs

Pour nombre de familles flamandes, il n'y a pas eu de retour dans la Flandre d'origine. Il se trouve qu'avec l'hécatombe de 14-18, bon nombre de fermes en France n'avaient plus d'homme pour les valoriser. Qu'il s'agisse du Nord de la France ou de la Normandie, beaucoup de familles n'ont pas eu de difficultés pour reprendre une ferme en location, pas très loin des villages d'origine, soit un peu plus loin notamment dans la région de la Pévèle à Orchies par exemple, comme Angèle et Jules Coene-Decherf, ou à Nomain (village près d'Orchies, 59) comme la famille de Joseph-Prosper Careye (jeune frère d'Augustin Careye) et Julia Geloën (famille du village de Dranouter) et leurs descendants les Desmyter-Careye qui y sont toujours.

La Normandie fut quand même la région qui accueillit de nombreuses familles flamandes suite à l'exode depuis le front de l'Yser. Ce fut pour les familles déracinées de nos grands-parents un grand traumatisme : éloignement de la famille proche restée en Belgique, changement complet de vie et d'environnement, retrouver une maison, une ferme avec des terres à cultiver, du bétail à élever, la plupart étant agriculteur. Certains enfants avaient été envoyés de Belgique en région parisienne pendant de longs mois afin de les éloigner de la guerre. Ce fut le cas de 6 des enfants de Charles Haelewyn qui séjournèrent à Chevilly-Larue en banlieue parisienne, sous l'autorité de Sœur Marie-Elisabeth Deschildre, volontaire pour accompagner les enfants dans cette colonie, et les sortir ainsi du front belge. Outre l'éloignement forcé, les conditions de vie dans ce pensionnat furent difficiles et les enfants eurent le sentiment qu'ils avaient été durement traités (témoignage d'Albert Haelewyn à ses enfants), aussi gardèrent-ils un très mauvais souvenir de ce séjour, ce qui n'est pas étonnant. Les 6 enfants Haelewyn, Maria, Irma, Albert, Robert, Norbert et Valère retrouvèrent enfin leur père Charles qui les ramena en Normandie après l'armistice. Ils retrouvèrent leur mère Stéphanie et leurs sœurs plus jeunes Julia, les jumelles Joséphine et Louise qui avaient échappées à cette colonie forcée en région parisienne. Nous avons appris que Daniel, Abel et Isabelle Platevoet, les aînés de la famille Platevoet-Deschildre, avaient également séjourné à Chevilly-Larue en région parisienne (car ils sont sur les listes du site Exillium.bis de Kuyle Ghislain).

Scolariser les enfants ne fut pas sans poser de problèmes pour les plus âgés nés en Belgique, car leur langue maternelle était le flamand. Cette langue fut assimilée par les enfants français à de l'allemand, d'où la réputation de ces enfants qualifiés de « Boches du Nord ». Ce fut le cas des enfants Haelewyn mais aussi des enfants Platevoet, notamment Daniel, Abel, Isabelle et Michel. Leur père, Camille Platevoet, leur avait interdit de parler flamand à l'école. La consigne était de ne pas se faire remarquer sinon « leur père les renverrait en Belgique », c'est-à-dire dans l'enfer qu'ils avaient connu... La volonté d'intégration comme tous les flamands nouvellement installés en Normandie, était évidente. D'ailleurs, Camille Platevoet choisit de prendre la nationalité française dans les années suivantes comme beaucoup de flamands expatriés, il en fut de même d'Albert pour que sa fille Andréa puisse entrer à l'Ecole Normale et devenir institutrice.

Les Platevoet-Deschildre s'installèrent dans la ferme du Val Fleuri à Villers en Ouche (Orne). Les derniers enfants naquirent en Normandie, ce fut le cas de Marcel et Gabriel Platevoet (nov. 1918 et juin 1920 à Villers en Ouche). Ces deux derniers connurent à peine leur mère Irma Deschildre qui décéda en 1923 sans doute d'épuisement ou de maladie. Leur sœur Isabelle fit sa communion en 1921, dernier moment de bonheur sans doute, car elle mourut d'une appendicite mal soignée à 17 ans en 1927, il en fut de même de Valère Haelewyn en 1933. Daniel Platevoet, qui se destinait à la prêtrise, mourut d'une crise cardiaque en 1931. Après ce dernier décès, il ne restait plus que quatre fils dans la famille Platevoet-Deschildre sur dix enfants.

Henri Haelewyn, dernier enfant de Stéphanie, naquit en Normandie en novembre 1918. Charles Haelewyn mourut prématurément en 1933 au Bosc-Renoult, Albert, le fils aîné avait alors 25 ans, il devint en quelque sorte le chef de famille et dirigeait la jolie ferme « la Massaie » dans la commune le Bosc-Renoult avec son frère Norbert et sa mère Stéphanie, puis ce fut à la ferme de Saint-Germain

d'Aulnay. Après le décès en 1943 de sa première épouse Maria Deschildre peu après la naissance d'Andréa, Albert voulut retrouver une nouvelle épouse quelques années plus tard. Avec l'aide d'Augustin Careye et de Sœur Marie-Elisabeth Deschildre ses oncle et tante, c'est à Neuve-Eglise qu'il se maria avec Agnès Rouzé en 1946. Ils eurent six enfants dont trois survécurent (Alain, Anna et Agnès). Ils formèrent une seule fratrie avec André et Andréa les enfants de Maria Deschildre sa première épouse défunte. Mais Albert Haelewyn mourut accidentellement en 1960. Sa fille Andréa se maria avec Hubert Gallois en 1964, c'est sans doute à cette occasion que tous les frères et sœurs Haelewyn (Valère, Albert et Henri sont déjà décédés) furent une nouvelle fois réunis. Etaient présents, Agnès Rouzé la seconde épouse d'Albert, Norbert Haelewyn, les jumelles Joséphine et Louise, Julia, Robert, Maria et leurs conjoints. Norbert Haelewyn fut tuteur d'André et d'Andréa après le décès d'Albert, aussi le jour du mariage il fut hors de question qu'un autre que lui conduise la mariée jusqu'à l'église, il paraît même qu'il aurait dit : « si ce n'est pas comme cela, je ne descends même pas de voiture... ! » (Archives d'Andréa et de Frédéric Gallois). Fort caractère ce Norbert et sacré personnage ! Ce fut sans doute une des dernières fois où tous les frères et sœurs Haelewyn et leurs conjoints furent réunis.

Jean-Benoît Haelewyn, frère de Charles Haelewyn, et Sylvia Dewaegemaeker s'étaient installés à la ferme « la Pilette » à Verneusses en Normandie. L'un de leurs fils Médard Haelewyn épousa en 1932 Maria Haelewyn sa cousine et fille de Charles et Stéphanie Haelewyn-Deschildre.



**Les 6 enfants de Charles et Stéphanie Haelewyn
à la fin de leur séjour à Chevilly Larue, photographiés avec leur père (fin 1918-début 1919).**



**La ferme la Massaie au Bosc-Renoult occupée par la famille
Haelewyn-Deschildre après la Grande Guerre.**



**Souvenir de la communion solennelle d'Isabelle Platevoet en Normandie, 1921.
Jeannine Platevoet-Demessine chez les Fontaine-Haelewyn à Heugon,
avec Ninon l'ânesse et son petit de l'année.**



**Mariage d'Andréa Haelewyn (fille d'Albert Haelewyn et de Maria Deschildre, tous deux décédés) avec
Hubert Gallois en 1964. Etaient présents Agnès Rouzé (seconde épouse d'Albert), Norbert, Joséphine,
Robert, Louise, Julia Haelewyn et leurs conjoints, ainsi qu'Alain, André, Anna et Agnès frères et sœurs
d'Andréa.**

Notre grand-père Camille Platevoet se remaria en 1925 avec une autre dame, probablement veuve de guerre. Les enfants Abel, Michel, Marcel et Gabriel ont mal ressenti cette nouvelle situation, car ils furent durement traités. La nouvelle situation ne fut pas non plus appréciée des familles Deschildre et Haelewyn. Notre père Gabriel Platevoet n'ayant pas voulu devenir prêtre comme le souhaitait son père, dut quitter la ferme de Villers-en-Ouche dès 21 ans. Il fut accueilli par sa tante Stéphanie Haelewyn-Deschildre et ses cousins Albert et Norbert Haelewyn à la ferme de Saint-Germain d'Aulnay. Réfractaire au S.T.O., il vécut sous une fausse identité jusqu'à la fin de la guerre (en annexe, on lira le courrier de Gabriel Platevoet destiné à Andréa Haelewyn, relatant ces

Ce fut le cas également dans la famille Platevoet, Gabriel Platevoet et sa famille allèrent de temps en temps rendre visite aux cousins Deschildre à Neuve-Eglise vers la fin des années cinquante, début soixante. Notre père aurait voulu retrouver le lieu de la ferme de ses parents et grands-parents à Locre, sur les pentes du Mont Kemmel, mais il ne restait rien des anciennes fermes. Les cousines Catherine et Marie-Ange Platevoet séjournèrent au couvent des Maricoles à Bruges dans lequel leur grand-tante Irma (en religion, sœur Yvona), sœur de Camille Platevoet, avait été jusqu'en 1948. Marie-Josée Platevoet et son mari André Roger vinrent visiter la Belgique et plus particulièrement la Flandre juste après leur mariage en 1968. Les années passant, les liens se sont ensuite distendus et les échanges et visites malheureusement se perpétuèrent uniquement à l'occasion des décès de la seconde génération.

Les cousins Henri et Léon Deschildre disparurent respectivement en 1986 et 1991. Abel Platevoet décéda prématurément à 55 ans en 1964. Les derniers de cette génération furent Michel Platevoet (90 ans en 2006), son épouse Marthe Haspeslagh en 2003, Gabriel Platevoet (93 ans en 2013) et son épouse Jeannine Demessine (87 ans en 2011), Marcel Platevoet (95 ans en 2014) et son épouse Fernande (99 ans en 2020), Maria Deschildre en 2014, Maria Careye-Lamerant en 2015. Dans la famille Coene-Decherf, Angèle décéda en 2000 à 96 ans ; son fils Julien Decherf (97 ans) et son épouse Marie-Andrée (89 ans) sont décédés en 2022. Dans la famille Haelewyn, Albert décéda en 1960 et son épouse Agnès Rouzé en 2007 à 95 ans, Henri en 1962, Louise en 1979 (famille Bourgaud), Norbert en 1988, Maria en 1990 (famille Haelewyn), Robert en 1990, Joséphine en 2006 (famille Fontaine) et Julia en 2007 (famille De Bie). Enfin, Maria (101 ans) épouse de Valère Haspeslagh, tous deux originaires des villages de Gheluvelt et Langemark à l'Est d'Ypres, demeurait en 2022 la seule de la seconde génération encore vivante.

Mais la longue litanie des morts se prolonge maintenant dans la troisième et la quatrième générations, la liste est déjà bien longue : Anny, Louis, André, Marcel, Michel, Andréa, André, Agnès, Béatrice, Christian, Jacqueline, Sylvie... chacun reconnaîtra les siens. Ainsi, peu à peu, notre mémoire se peuple de morts.



Marcel Platevoet (1918-2014) avec ses cousines Maria Careye (1927-2015) et Maria Deschildre (1918-2014) à Orchies (Nord) chez Jeannine Demessine (1924-2011) et Gabriel Platevoet (1920-2013) en 1947.



Les cousins Gabriel, André, Marcel et Daniel en 1946. André Careye est un enfant de Louise Deschildre tuée en juin 1917 à Neuve-Eglise



**Sans doute la dernière photo réunissant les quatre frères Platevoet
Avec leur père Camille Platevoet en 1948-49**



**Le mariage de Marcel Platevoet avec Fernande Fouquet en 1948
avec les membres des familles Platevoet, Haelewyn, Haspeslagh et Fouquet.**



**Michel et Marthe Platevoet-Haspeslagh
peu avant leur mariage en juin 1945.**



**Gabriel et Jeannine Platevoet-Demessine
au moment de leur mariage**

Ce qu'il faut retenir

L'analyse des faits et du comportement de nos familles en dit long sur les drames vécus, le déracinement, seule réponse au dilemme : la fuite ou la mort. La détermination de ces familles flamandes qui n'ont pas eu d'autre choix que de fuir leur pays d'origine sans espoir de retour, s'implanter dans une région française et vivre autre chose définitivement.

Travailler et encore travailler pour surmonter le dénuement, la pauvreté, élever les nombreux enfants, leur donner une éducation stricte avec pour premier but l'intégration. L'intégration par la langue, « l'oubli » du flamand avec interdiction de le parler à l'école, l'intégration à marche forcée, un minimum d'instruction pour la seconde génération avec tout au plus l'obtention du certificat d'étude primaire. Très majoritairement issus de l'agriculture, il fallait entreprendre. Les familles ont apporté leurs savoir-faire dans la culture et l'élevage, elles devaient comprendre les particularités de leur région d'adoption, la Normandie, le bocage et l'élevage normands, les cultures traditionnelles mais aussi apporter les cultures et méthodes importées du pays d'origine.

Le déracinement est aussi une force : compter avant tout sur soi-même, compter sur l'entraide dans la communauté flamande, mais aussi coopérer avec la population autochtone, chacun ayant à apprendre de l'autre.

La communauté flamande s'ouvre vers d'autres cultures : les premiers mariages se sont faits souvent entre flamands de la seconde génération. Ainsi dans la famille Haelewyn, sur 10 enfants de la seconde génération, il y eut 5 mariages entre jeunes de familles flamandes. Néanmoins, à la génération suivante, sur 104 petits-enfants qui portent le nom de leur père, seuls 43% des familles portent encore un nom d'origine flamande, à l'époque les filles se mariant ne gardaient généralement pas leur nom de naissance. Pour les générations suivantes, les noms flamands se dilueront encore. A partir de la quatrième génération, des alliances se font aussi avec des familles d'autres pays d'Europe. Aussi, de génération en génération, les noms flamands et l'origine flamande s'oublieront peu à peu pour la plupart.

La nostalgie du pays et de la langue a existé : langue et pays des souvenirs pour les parents mais aussi pour les enfants nés avant 1916 qui connaissaient le flamand (nos grands-parents et les plus âgés de nos parents). Transmission de la culture du Nord et de la religion. Ainsi, la maison des Normands de Flandre ne ressemble pas à la maison des Normands de souche, c'est la maison des pays du Nord : organisée, rationnelle, entretenue.

L'acharnement, le courage, la rigueur et l'intelligence ont été au rendez-vous, avec au bout la réussite : deux guerres mondiales n'auront pas empêché ces familles déracinées et le plus souvent ruinées, de se relever. Après deux générations, force est de constater cette réussite : excellence dans l'agriculture, excellence dans le commerce, dans les services de l'état, excellence dans les études de la troisième génération à la cinquième génération, avec un lot de diplômés au plus haut niveau : enseignants, ingénieurs, docteurs et enseignants à l'Université, polytechnicien, professions médicales et aussi réussite dans le domaine des arts. C'est le résultat de la transmission d'un état d'esprit et d'une culture, mais aussi de l'assimilation des règles et de la culture du pays d'adoption...

Il semble clair que la liaison entre les familles flamandes de Belgique et celles établies en France depuis plus d'un siècle, ne dépassera pas, sauf exception, la troisième génération ou la quatrième génération, c'est-à-dire entre petits cousins qui ont tous connu les deux premières générations. A l'heure où j'écris ces lignes, les petits cousins ont tous plus de 65 ans et pour les plus âgés, plus de 80 ans. Les enfants des petits cousins ne se connaissent pratiquement pas, eux-mêmes ont ou

auront des enfants constituant les cinquième et sixième générations qui s'envoleront en France ou plus largement en Europe !

Que ce récit les incite à emprunter les chemins chargés de vie et d'Histoire que leurs ancêtres ont tant parcouru. Que ce récit les invite à retourner sur ces lieux de mémoire, de voir ou revoir ces villages et ces villes, incarnant la grandeur et la beauté de cette Flandre, phénix toujours renaissant des vicissitudes de la vie et du temps.

« The farther back you can look, the farther forward you are likely to see... »

« Plus vous regardez loin en arrière, plus vous verrez loin dans le futur... »

W. Churchill

Références principales

- Buffetaut Yves** 2015 – Les Français à Ypres, 1914-1915. Ysec Editions, Louviers, 81p.
- Bourlet Michaël** 2012 – La Belgique et la Grande Guerre. Collection les Nations dans la grande Guerre ; éditions Imprim Vert, Imprimerie France-Quercy, 46090 Mercuès ; 256p.
- Cellier Albert** 2005 – Des Foréziens dans l'enfer du Kemmel, 25 avril 1918, d'après le témoignage de Louis Cellier. Les cahiers de village de Forez, N°12, mai 2005, 30 p.
- Céline Louis-Ferdinand** 1970 – Casse-pipe, Editions Gallimard, collection Folio, 120p.
- Céline Louis-Ferdinand** 2022 – Guerre. Editions Gallimard, Paris, 175p.
- Ellenberger Marc** – Histoire de la colonie de Chevilly-Larue des enfants de l'Yser (1915-1919) ; site web de la ville de Chevilly-Larue.
- Gallois Frédéric** – site généGallois : la famille, les histoires et l'Histoire. histoire.gallois.info
- Genevoix Maurice** 2018 – Ceux de 14, 1^{ère} édition Flammarion 1950, édition 2018, 860p.
- Giono Jean** 1931 – Le grand troupeau. Editions Gallimard 1972, collection Folio.
- Jünger Ernst** 1920 – Orages d'acier, in : Journaux de guerre 1, 1914-1918, édition La Pléiade, Gallimard 2008, 870p.
- Kuyle Ghislain** – liste des enfants belges ayant séjournés dans des colonies durant la guerre 14-18 ; Site Exillium.bis.
- Nivet Philippe** 2004 - Les réfugiés de guerre dans la société française (1914-1946), dans *Histoire, économie & société* 2004/2 (23e année), p. 247- 259.
- Ollivier Joseph** 2008 – Récit du bombardement de la ferme de la Polouche, Neuve-Eglise, le 24 juin 1917 ; récit publié sur le site Geneanet, d'après la transcription de Hourdé Henri.
- Platevoet Richard** 2022 – généalogie des familles d'origine flamande : Platevoet, Deschildre, Haelewyn, Sys, Coene-Decherf, Dekeuwer, Geloen, Haspeslagh. Fichiers Excel non publiés, d'après les archives de Flandre occidentale, de Heuvelland (Belgique) et archives privées.
- Remarque Erich Maria** 1928 – A l'ouest rien de nouveau. Eds Stock, le Livre de Poche 2001, 220 p.
- Ringoot Sonia** (direction) 2013 – En quête de terre, des Belges en Normandie. Editions OREP, 200 p.
- Sagnac Philippe** 1921. Dans les Flandres de Lille à Ypres, 8 juillet 1919. Revue du Nord N°26, p.111-118.
- Yourcenar Marguerite** 1968 – L'œuvre au noir, Editions Gallimard, Paris.
- Yourcenar Marguerite** 1974 – Le labyrinthe du monde I : Souvenirs pieux ; Editions Gallimard, Paris.
- Yourcenar Marguerite** 1977 – Le labyrinthe du monde II : Archives du Nord ; Editions Gallimard, Paris.

Documents

- Collection personnelle de cartes postales anciennes.
- Archives de l'état civil d'Heuvelland
- Guide touristique d'Heuvelland, Westhoek.
- Lettres familiales et photographies anciennes issues des fonds Gabriel et Marcel Platevoet
- Photographies issues des fonds documentaires d'Andréa Haelewyn-Gallois, Roland Platevoet, Dirk Barbez, Benoît Haelewyn et de Bernard Platevoet.



L'auteur

Bernard Platevoet, ancien élève des Ecoles Normales, géologue, docteur en Pétrologie et docteur ès-sciences, enseignant honoraire de l'Université de Paris-Saclay, et tout aussi passionné d'Histoire et d'entomologie.

Du même auteur

Géologie

- **Plus de 100 publications et communications en Géologie.** Thématique principales : Pétrologie des roches d'origine magmatiques. Revues internationales et nationales (de 1982 à 2023).
- **Atlas de Pétrologie.** Co-auteur avec J.F. Beaux, J.F. Fogelgesang. Editions Dunod. Trois éditions successives, 2012, 2015, 2019.
- **Dictionnaire de Géologie.** Co-auteur avec A. Foucault, J.F. Raoult et F. Cecca. Editions Dunod. 8^e et 9^e éditions, 2014, 2020, édition 2025 en préparation.

Histoire locale

- **Histoire et organisation sociale d'un village en Nontronnais** du Grand Siècle au Premier Empire : le village de Piogeat (Milhac-de-Nontron). Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord, tome CXXXVI, 2009.
- **Transmission des biens et procédures associées dans une famille paysanne** du Périgord au XVII^e siècle. Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord, tome CXLIV, 2017.
- **Une personnalité hors du commun : Jules Delanoüe**, exploitant agricole, savant du XIX^e siècle et bienfaiteur de Milhac-de-Nontron. En collaboration avec X. Drago ; Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord, tome, CXLIV, 2019.
- **L'exploitation des Terres Blanches en Périgord** : une industrie du passé de Milhac-de-Nontron. En collaboration avec S. Savoie. Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord, tome CXLIV, 2019.
- **La vente des biens nationaux en Périgord** : modalités d'une redistribution de la terre dans le secteur de Milhac-de-Nontron et de Saint-Pardoux-la-Rivière. Actes du colloque 2020 coordonné par Guy Mandon : *la Révolution dans l'histoire des campagnes du Périgord*. Publication spéciale de la Société Historique et Archéologique du Périgord, Périgueux, 2021.
- **Orchies disparu** : village et visages, petite histoire illustrée d'un village de la Pévèle - Nord de la France - 1900-1950. Edition Photobox, mars 2022, 2^{ème} Edition Aquiprint, janvier 2023.
- **Villages et visages de Flandre 1900-1920** : origine et histoire de familles flamandes sur le front belge pendant et après la Grande Guerre (1914-1918). Eds Aquiprint, Bruges F33520, 2022, 2^{ème} édition 2023
- .
- **Organisation et vie dans les hameaux au Nord du Périgord du Grand Siècle à la Révolution.** Conf. Du 20-6-2024, GHRIN Nontron Dordogne.
- **Destin de familles de Flandre sur le front belge pendant et après la Grande Guerre (1914-1918).** www.histoire-genealogie.com 8/03/2024.

Entomologie

- **Les Troidini d'Indonésie et de Papouasie** : Spéciation et tectonique des plaques 1 – Revue des Lépidoptéristes de France, V21, N°53, 2012.
- **Quelques Achillides d'Indonésie et d'Australie** – Spéciation et tectonique des plaques 2 – Revue des Lépidoptéristes de France, V22, N°54, 2013.
- **Suivi de populations de Rhopalocères en Périgord Vert** (Dordogne), été 2013. Revue des Lépidoptéristes de France, V22, N°56, 2013.
- **La symbolique du papillon dans la carte postale illustrée** au début du XX^e siècle. Revue des Lépidoptéristes de France, V28, N°74, 2019.
- **Archives entomologiques du Nord.** Revue des Lépidoptéristes de France, V28, N°74, 2019.
- **Biotopes remarquables dans le Nord du Périgord** et réchauffement climatique. Revue des Lépidoptéristes de France, V29, N°77, 2020.
- **Biodiversité des papillons** – Rôle de la tectonique des plaques et des variations climatiques. En collaboration avec Bruce Purser. Revue des Lépidoptéristes de France, V30, N°79, 2021.

Annexes

Lettre de Gabriel Platevoet à Andréa Haelewyn dans les années 2000, sur son séjour de 1941 à 1944 chez sa tante Stéphanie Haelewyn-Deschildre et ses cousins Albert et Norbert Haelewyn

1

En Normandie - Septembre 1941 / Septembre 1944.

Un dimanche de fin septembre 1941, alors que se terminaient les vacances, je fus invité par mon père à quitter le domicile paternel, à l'instigation de ma marâtre de Colte-mère. Il est vrai que j'étais devenu majeur; j'avais, peu de temps avant, surpris une conversation qui m'avait prévenu. Mon père disait: "il partira comme ça tout seul" (allusion à mes parents). Vers midi, après avoir fait mes valises, je partis à pied pour me rendre chez Joseph Fontaine et Joséphine qui demeuraient à Haugon, à trois kilomètres environ. De là Joseph me conduisit à St Hubin de Bonneval chez ma tante Stéphanie Haelewyn. Ceci explique mon séjour, d'abord intermittent, chez les cousins. En juillet 1943, je reçus mon ordre de départ au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) je devais me rendre à Tempelhof en banlieue de Berlin. Sur l'insistance des cousins, je ne pus résister et devins donc réfractaire au S.T.O. Ne pouvant rester à Bonneval, chez Henri, je partis alors à La Châtelleraie à Availles Saint-Georges au domicile d'Albert avec tante Stéphanie, Anabac et Andréa très jeunes; depuis qu'il avait quitté St Germain d'Arnay.

C'est ainsi que jusqu'à la fin de la guerre, j'ai séjourné dans la famille Haelewyn, participant aux travaux de ferme voisins les Bassins, chez Albert, Norbert, Robert et Henri. Albert me procura, avec cachet de la Préfecture d'Alençon sur une carte d'identité n'ave qu'à compléter en y inscrivant un nouveau nom "Georges ^{de Duhalgouste} Parmentier" né en 1918, me vieillissant de 2 ans, je m'étais ^{par} ainsi dit alors le plus sûr chez Albert ou Norbert, n'étant pas comme des voisins.

Vint la débâcle commençant du 6 juin 1944. Vers deux heures du matin on entendit, au loin sonnant de la côte, le bruit continu des avions et bombardement.

Entre-temps j'ai appris la pratique des braconnages, la chasse était interdite, les lapins pullulaient et me souciais d'en avoir pris pas mal à la croquette ou en furetant en haut des ornières dans le bois, un début 1944, et d'en manger à toutes les sauces durant deux mois. Un dimanche matin une troupe d'allemands était venue faire une battue dans le bois des ornières. Nous entendîmes les hurlements des rabatteurs et quelques coups de fusils. Vers 11 heures après qu'ils furent partis, je dis au jeune cousin d'Albert et après ce chahut les lapins doivent être tabas, tu viens avec moi, on va aller fureter. Partis avec le chien Rapide et la petite chienne noire et blanche qui désaient nous indiquer les bons endroits, nous sommes revenus une heure plus tard avec 11 lapins. Un autre jour, furetant avec Albert, le fusil le mordit à un doigt et ne voulait pas lâcher prise. Pour cela j'ai serré le cou du fusil pour l'empêcher de respirer. Le lendemain le fusil était mort dans sa cage. J'ai dit alors à Albert que son sang avait dû l'empoisonner.

Fin juin, Robert Haelewyn de La Chapelle Gauthier, vint et comme il n'avait pas fini sa fennaison, me demanda de

2
venir chez lui aider : j'y passais une dizaine de jours. Pendant que nous travaillions aux foins, les alliés venaient bombarder la gare voisine, nous vîmes les bombes tomber des avions. Dans les derniers jours de ce séjour, alors qu'avec Robert j'étais allé voir des génisses dans un hêtrage un lièvre d'étalle. Je demandais alors à Robert s'il avait du fil de fer pour trap. Il me fournit celui-ci et le lendemain matin j'avais deux beaux lièvres pris. Cela me permit d'en rapporter un à Asnières où ce gibier n'existait pas.

Pour avoir des informations sur les suites du débarquement nous n'avions que les tracts en anglais répandus par les avions ou les informations recueillies chez un voisin d'Albert qui possédait un poste radio à galène et demeurait de l'autre côté du Bois des Ornières. Un jour que j'allais aux nouvelles, je traversai le Bois. A un carrefour de chemins une sentinelle allemande me mit en joue en me criant "halk papirus" je sortis une carte d'identité "goud", je suivis alors mon chemin par la droite. Une troupe allemande se reposait dans le Bois. Le voisin au poste à galène n'était pas chez lui et ne sut rien de la poche de Falaise et je rentrais chez Albert par le chemin en bordure des Bois. Un motocycliste fut mitraillé sur la route tout près de l'entrée de la Chatellerie. Près de chez Norbert, à la bataille, une batterie de DCA resta deux ou trois jours. Un matin, autour du 15 Août, Norbert revint à sa maison disant "ik m'ont pris Bichette" sa jument trottuse. Une compagnie d'allemands était passée enfin de nuit par le chemin avec chevaux et charrettes. Je lui ai dit ils ne doivent pas être loing, car ils ne se déplaceraient pas en plein jour à cause du mitraillage, "je vais aller voir où ils sont." Je les ai trouvés à un petit kilomètre dans un chemin creux, abrités des branchages. J'ai suivi le chemin parmi eux, sur cent mètres environ, les chevaux d'un côté et les charrettes de l'autre. Personne ne m'a rien demandé, mais je n'ai pas reconnu la jument tant les chevaux se resserrèrent. Les soldats étaient occupés à servir au fourrage dans la ferme voisine. Je suis retourné chez Norbert où j'ai expliqué la situation. Estimant avoir sept ou huit chances sur dix de réussir compte tenu de la fatigue des allemands, j'ai demandé à Alcide, le commis, s'il voulait venir avec moi et de se munir d'une longe. Les soldats continuaient de s'installer. Nous sommes passés au milieu d'eux. Il y avait là au moins 50 chevaux trottus. Arrivés presque au bout du cantonnement, Alcide demanda "que faites vous là?" Je lui répondis "je voudrais parler au chef." Il me conduisit quelques mètres plus loin. Celui-là venait de s'allonger pour dorcher, la tête sur son sac. Je lui dis "Bonjour Monsieur, vous avez pris ce matin un cheval, je voudrais si possible le récupérer". La sentinelle

traduisit et le chef répondit « égal, égal » et je le remerciai et dit à Alcide « va chercher Bichette » ce qu'il fit en présence de la sentinelle.

Il y avait là une barrière pour passer dans la cour de la ferme voisine, nous sommes partis par là pour regagner la petite route. La fermier et sa femme étaient sur le pas de leur porte et nous virent avec étonnement avec la jumant. Ils connaissaient Alcide. Je pense que la sentinelle, qui parlait français, était un alsacien, soldat allemand malgré lui. Sa chance avait été avec nous.

Les 16-17-18 Août, mercredi, jeudi, vendredi, le mitraillage se fit sans arrêt sur les routes. Il m'est arrivé, en faisant vite, de compter 25 avions volant à la ronde.

À partir du samedi 19, plus de mitraillage, des avions d'observation seulement. Les allemands portaient à pleine route à Meulles, deux canons de front. Les 20 et 21 même situation. Le 22 au matin quelques tirs de mitrailleuse, puis plus rien. La poche de Falaise était fermée.

Une patrouille de canadiens français vint jusqu'à chez Norbert en reconnaissance. Nous étions libérés. Ils firent "avec motivation" un peu de calades offert par le maître de cuisine.

Un des jours suivants nous sommes partis à cinq chez Lucie Bourguet à Fréteval la Sauton chercher une vingtaine de Bêles à cornes qu'elle ne pouvait garder, car ses clôtures avaient été démolies par les troupes allemandes. Il y avait beaucoup de chaux morte dans le secteur. Nous avons ramené le troupeau chez Albert. Lucie n'a conservé que ses vaches et jeunes veaux. Albert avait eu son troupeau pris. Il en obtint un autre en remplacement et l'appela Adolphe. Il fut le commandeur en allemand.

Vers le 10 septembre Albert voulut aller à Newa-Eglise accompagné par moi. Nous sommes partis tous deux à bicyclette. Robert qui avait un bon vélo me l'avait prêté. Le premier jour nous nous sommes arrêtés pour la nuit à Neufchâtel en Brazz, le lendemain à Bruy la Buissonne, la suite de la route se fit le matin du 3^{ème} jour. Albert demora chez sa Bêles-mère, Mathilde Dapasse et moi chez l'oncle Augustin Carrey. Nous sommes restés une petite semaine. Albert aurait voulu revenir par le train, je suis allé à Lille me renseigner à la gare sur les possibilités. L'accès aux trains était très limité. Il me fut répondu: "vous êtes venus à vélo, il faut retourner à vélo". Ce qui fut fait en deux jours avec un seul arrêt à Neufchâtel. Nous avons fait un parcours de 220 kms environ, 90 les deux premiers jours à l'aller, au retour 180 et 100. Il faut croire que le retour à l'écurie était stimulant et peut-être que l'air du pays d'origine avait fortifié Albert.

Je termine la chronique d'une partie des événements de cette période de guerre que j'ai vécue, au milieu de la famille Haekewyn.

Il me reste à mentionner des qualités de écriture et de franchise d'Albert et de l'aide efficace et impeccable que lui apporta sa mère, ma tante Stéphanie qui, outre la cuisine, s'occupait d'André et Andréa très jeunes.

Signale que si vous passez par la route Mont-Hennec - Loire, après le monument aux soldats français à droite au pied du Mont, vous voyez deux fermes reconstruites d'après la guerre 14/18. C'est là qu'étaient les fermes des grands parents Haekewyn et Deschilde. C'est un cousin, Léon Deschilde, qui m'a informé de cela, alors que nous passions par là.

Statues

P.S. Vers le 15 Août, trois soldats allemands descendus à la Chapelle-Perie, tête nue, demandèrent à Stéphanie de leur prêter un peu à l'évier de la cuisine. Ils posèrent leurs vestes, ceinturons et révolvers sur la table. L'un d'eux demanda à acheter du beurre. Ma tante me demanda de le conduire à la boucherie où se trouvait Albert. Il parlait un peu français, en cours de route il me dit que la bataille de Caen était plus dure que celle de Stalingrad. Sur la manche de sa veste était indiquée son unité combattante "DAS Reich" (donc un SS). Albert lui emballa du beurre dans des tracts anglais ramassés dans les herbages. On ne leur posa pas de questions indiscrètes. Ces ces jours d'Août on voyait souvent des chasseurs bombardiers piquer et lancer leurs fusées sur les troupes en repli, sur la côte de Vimoutiers à Maulles où pas la suite j'ai pu compter une centaine d'épaves de camions, autos et tanks. Je devais aussi noter qu'un juif défilait guillotiné un moment fut abattu par un canadien dans la vallée d'Avornet, près du Bélice qui servait à pomper l'eau de la rivière pour la ferme d'en haut, route de Pontbriardon. Malheureusement l'asiote canadien, en ascension, accrocha le cime des sapins près de la ferme. J'ai vu l'asioteur remonter d'une toile de tente et l'avion distoqué. L'asioteur allemand recint le lendemain, marchant avec une carme, pour mettre le feu à son avion.

Daniel Platevoet et Sœur Yvona des Maricolen de Bruges (Irma Platevoet)

Photos de Daniel Platevoet lors de son service militaire en Belgique et au séminaire de Sées, ainsi que lors de son ordination (sous-diacre). Sœur Yvonna (Irma Platevoet) au couvent des Maricoles à Bruges.



Vendredi 17-1-1947

Mon bien cher Marcel,

J'ai déjà lu et relu plusieurs fois votre bonne lettre qui m'a causé un vrai plaisir.

Je vous remercie bien cordialement de vos bons vœux. Et mon tour, je vous souhaite une bonne, heureuse, sainte année, prie le bon Dieu de vous garder en bonne santé, de bénir votre commerce, de garder la bonne entente entre associés, car voilà aussi un très grand point pour réussir et auquel je pense bien souvent quoique, selon que je vous ai vu, je ne crois pas qu'il est difficile de s'entendre avec vous, mon bien cher Marcel.

Oui, tante Stéphanie m'a écrit la première nouvelle, elle était fière de son Marcel qui ne s'était pas laissé dérouter, ce qu'il n'avait pas de viande à débiter pour le commencement mais qui a su s'en procurer immédiatement et satisfaire ses clients. Votre adresse et la joie de ma Stéphanie m'ont fait du bien!! Savoir deux métiers est toujours avantageux.

Que vous soyez dans une contrée très arriérée, c'est dommage mais, à votre âge, mon bien cher Marcel, on ne se laisse plus facilement influencer, bien au contraire, avec la prestance que vous avez, vous pourrez probablement exercer un ascendant favorable.

Je termine, mon bien cher Marcel, avec le regret de vous savoir si loin, mais avec l'espoir que le bon Dieu St. vos chers Défunts veilleront sur vous et vous aident. Comptez sur un moment. Je vous envoie de votre tante toute dévouée.

ble sur le milieu où le bon Dieu vous a placé.

Avez-vous là un prêtre ? une église ? la messe le dimanche ? Ce serait déjà beaucoup... Oh que souvent je prie pour la France, que j'aime tant, afin qu'elle se relève ! Il faudra beaucoup d'énergie chez les bons pour arriver à un heureux changement. Enfin, heureusement, le bon Dieu ne demande pas le succès mais l'effort et pour cela j'ose compter sur le fils de mon Tonton ! Savez-vous que tante Yvonne a été très malade ? Si vous n'avez pas encore écrit, ne tardez pas, de bonnes nouvelles de vous lui feront plaisir, comme elles me seront aussi toujours bien-venues...

Vous avez sans doute écrit à votre marraine ? En adressant chez M^{lle} Vandenberghe-Marcure au Pomarin Nieppe (Nord) avec votre contre-adresse, votre marraine l'aura et il ne faut que 4,50f de timbres. Vous voyez j'aiderais encore à épargner quoique les cousins n'attendent pas.

Pour finir, mon bien cher Marcel, une promesse: compter sur une prière toute spéciale afin que le bon Dieu envoie sur votre chemin une jeune fille comme votre Maman, mais je ne demanderai pas cela pour cette année, il vous faut voir d'abord comment tout s'arrange. Mieux vaut patienter un peu et puis que ce soit bien et que vous soyez vraiment heureux...

Voulez-vous aussi, mon bien cher Marcel, transmettre mes vœux de bonheur pour 1967, à votre compagnon et à sa Mère, je m'intéresse à tous ceux qui vous sont dévoués et je prie pour tous.

Lette de Sœur Yvonna Platevoet à Marie Cheroutre lors du décès de Cyriel Platevoet (1930)

Bruges, 28-2-30.

Bien chère Marie,
Chers neveux et chères nièces,

Le bon Dieu est venu
visiter votre maison, et Il y a déposé
la croix.

Pour quelques instants nous sommes
muets devant cette pénible séparation
qui arrache le soutien à la mère,
le guide aux enfants. — Tous perdez
un époux, un père, — je perds
un frère. — Partageons la peine,
souffrons ensemble, pleurons ensemble
celui que le bon Dieu vient de nous
enlever — mais ne pleurons pas en
désespoir.

Dieu est père et bon Père : tout ce
qu'Il fait est pour notre bien.
Soyons-en persuadés. S'Il frappe,
c'est pour que nous regardions plus
souvent au ciel, que nous nous
abandonnions totalement à Lui.
Rapprochons-nous donc de Lui de
plus en plus. En ce jour, vendredi,
je vous ai placés tous d'une manière
spéciale dans le Cœur de Jésus.

Puis je vous demande, bien chère
Marie, chers neveux et chères nièces,
de mettre toute votre confiance dans
le Sacré Cœur de Jésus. Que ce
divin Cœur règne en Roi sur
vous et sur les familles que vous
formez à votre tour. Qu'à l'école
de ce divin Maître vous appreniez

à dire un "fiat" par lequel vous
vous soumettez entièrement à la volonté
divine, — c'est l'école où l'on apprend
le plus souvent qu'on soit attentif à ses
lèvres — c'est là qu'on trouve le secret
du bonheur en cette vie et en l'autre.

Impossible de vous dire que je prie
pour le cher défunt et pour vous
obtenir — avec et réceptions.

Notre Père, Monsieur le Directeur,
qui daigne me remplacer à l'entier-
ment, a dit la messe ce matin pour
le repos de l'âme de Cyriel — et toute
la Communauté (68 sœurs) a offert
la messe et la Communion à cette
même intention. Les enfants autr-
es sont jointes aux sœurs.

Un au revoir, chère Marie,

Chers neveux et chères nièces, bon
courage et restez fidèles dans la
voie du devoir.

Je vous retrouverai tous les jours
dans le Cœur du divin Maître.

Entièrement dévouée en Jésus-Christ
Sœur Yvonna.

La famille royale de Belgique



Le couple Albert Ier et la reine Elisabeth (Elisabeth von Wittelsbach) au moment de leur mariage.
Le mémorial Albert Ier à Nieuwpoort, Flandre occidentale.

Le roi Léopold III et son épouse la Reine Astrid



Le Roi de Belgique Léopold III



La Reine de Belgique Astrid de Suède



La grand-place d'Ypres en 1900

Les documents utilisés dans ce mémoire ont été recueillis depuis 2015

La rédaction du texte a été effectuée de 2019 à 2024

Imprimé par les éditions AQUIPRINT

3^{ème} édition revue et augmentée



ISBN

9 782958 655815

Tous droits réservés

4^e page de couverture : Village de Flandre, 17^e siècle



Eds AQUIPRINT

© Tous droits réservés 3^{ème} édition

ISBN 9 782958 655815